ANNÉE — T. 18

N° 405 — 10 DÉCEMBRE 1927

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (46 fascicules par an; tables semestrielles)
PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 75
ABONNEMENTS : six mois, 16 fr. ; un an, 30 fr. Etranger, variables selon les pays.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIII°
(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cie N° 1668.)

Les Questions Actuelles
Chronique de la Presse
L'Action Catholique
Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

LES « QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

Problèmes catholiques actuels en Allemagne et en Europe centrale (1)

Obligation de soutenir la presse catholique

Lettre collective des évêques bavarois (2)

Les archevêques et évêques de Bavière envoient aux fidèles de leurs diocèses salut et bénédiction dans le Seigneur.

Chers Diocésains,

Au milieu de la formidable lutte intellectuelle engagée à l'heure actuelle entre la foi et l'incrédulité, l'idée chrétienne et l'idée néo-païenne, l'Eglise catholique et ses ennemis, la presse constitue l'une des armes les plus efficaces. Son influence sur toute l'orientation intellectuelle du peuple, sur la pensée religieuse et morale, sur la formation de la mentalité publique, est extraordinairement puissante, souvent même décisive.

Qui ne sait quelle action néfaste exerce la presse opposée à la religion et à l'Eglise en vue d'endormir la conscience catholique, d'anéantir la religion, de détruire le sentiment moral et de faire disparaître peu à peu la mentalité du christianisme catholique ?

Qui ne voit également de quelle importance capitale est une presse imprégnée de l'esprit vraiment catholique pour le maintien et la défense des droits et de la liberté de l'Eglise, pour la représentation des revendications catholiques dans la vie publique, pour l'affirmation énergique et la propagation de l'idée catholique ?

Aussi est-ce un devoir grave et sacré pour vos évêques, auxquels est confié le salut de vos âmes, de vous prévenir des sérieux et imminents dangers que fait courir à votre vie de foi et à votre vie morale la mauvaise presse, et de vous rappeler l'obligation pressante qui vous incombe de soutenir et de favoriser suivant vos forces la presse catholique.

Quant à vous, il vous est fait un devoir de conscience tout aussi sacré d'écouter les avertissements et les enseignements de vos évêques, chargés par Dieu de vous garder.

Obligation d'éviter la presse antireligieuse et corruptrice (3).

Très chers Diocésains, la sainte foi catholique est le plus cher et le plus précieux joyau de l'âme, pour la conservation duquel on doit donner jusqu'à son sang et sa vie. De quelle lourde faute se chargerait le catholique s'il venait à risquer à la légère un si grand bien ! Quelle responsabilité pèserait sur les parents qui par leur faute mettraient en péril la foi et la moralité de leurs enfants !

Cette faute et cette responsabilité vous accablent si vous laissez pénétrer chez vous des journaux, des revues ou des livres dangereux pour la foi et la morale.

A force d'attaquer sans cesse les vérités de la foi au moyen d'arguments ayant quelque apparence scientifique — même s'ils sont depuis longtemps réfutés, — à force de se répandre en réflexions méprisantes sur la vie de foi catholique, à force de déverser sans arrêt leur mépris haineux sur les serviteurs de l'Eglise, ne croyez-vous pas que ces écrits arrivent peu à peu à faire perdre aux lecteurs le respect de la religion et de la foi ainsi que l'amour de la Sainte Eglise ?

Et quand ces écrits sont remplis de contes licencieux, quand ils décrivent, sous les plus vives couleurs, des scènes inconvenantes ou entrent dans les derniers détails au sujet de vices impurs, quand ils reproduisent sans pudeur des images malsaines du genre de celles que recherchent exclusivement les amateurs néo-païens de la culture du nu, n'excitent-ils pas, surtout chez leurs jeunes lecteurs, les instincts les plus bas, ne souillent-ils pas l'imagination de la façon la plus abjecte, ne sont-ils pas comme un violent aiguillon qui pousse aux plaisirs sensuels, ne plongent-ils pas le cœur dans la mare de toutes les impuretés ? (Cf. ordonnance du Pape [décret du Saint-Office] en date du 3 mai 1927.)

La jeunesse ne finit-elle pas par laisser émousser en elle tout sentiment moral, si bien que les prescriptions morales de la religion lui deviennent à la fin comme un poids gênant dont on peut se débarrasser sans scrupule ?

Parents catholiques, nous vous en prions, nous vous en conjurons : interdisez l'entrée dans vos familles de toutes ces feuilles, revues, calendriers, livres, etc., dont le but est d'anéantir la foi et la morale chrétienne. Ne soyez pas un scandale pour vos propres enfants en laissant tranquillement de pareils écrits profaner chaque jour le sanctuaire de votre famille et empoisonner l'âme de vos enfants ! Sinon, la terrible malédiction lancée par le Sauveur sur le scandaleux retomberait sur votre tête.

Mais il ne suffit pas, très chers Diocésains, d'écarter la presse antireligieuse et corruptrice. Pour garantir le peuple tout entier de son influence néfaste et empêcher qu'elle ne lui fasse du mal, il n'y a qu'un moyen pleinement efficace : soutenir la presse catholique, la propager, la favoriser, la rendre influente et puissante.

Obligation de soutenir et d'encourager la presse catholique.

Elle maintient et défend la foi.

La cause catholique subirait un tort grave et incalculable si la presse catholique ne jouissait pas du prestige qui lui convient et ne pouvait développer l'activité qui lui est propre. Sans la constante et lumineuse tâche de la presse catholique, il serait bien facile à l'incrédulité et à l'irréligion, de nos jours, d'atteindre plus ou moins son but, qui est de détruire la foi dans les cœurs. Avec un zèle digne d'une meilleure cause, elles cherchent, par la parole et par la

---

(1) Voir le début de ce dossier dans la *D. C.*, t. 18, col. 963-1024.

(2) Lors de leur Conférence tenue à Freising, les évêques bavarois ont décidé la publication de cette lettre dans toutes les églises le « Dimanche de la presse » 18. 9. 27.

(3) Les sous-titres ont été ajoutés par la *D. C.*

plume, à porter le trouble parmi le peuple catholique, à présenter les dogmes catholiques comme faux ou inconciliables avec les exigences de la raison, à faire passer les principes moraux de l'Eglise comme arriérés et n'obligeant plus l'homme moderne, à vanter « en phrases sonnantes et (en mots) claironnants » leurs propres idées comme l'émanation de la raison et du sentiment appropriée au temps. Le hameau lui-même le plus écarté n'est plus garanti contre l'irruption des envoyés de l'incrédulité et des sectes les plus étranges et les plus détraquées.

Il ne suffit plus d'être sur la défensive à l'église, retranché derrière la prédication et le catéchisme, il est nécessaire de dresser des chaires en public, du haut desquelles la vérité et l'erreur seront expliquées et définies, une mise au point faite quotidiennement de toutes les idées en cours contraires à la foi et à la vie catholique, chaque attaque contre le bienfait de la foi, les institutions et usages catholiques, clairement et nettement repoussée, enfin toute la méchanceté ou folie contenue dans les erreurs et les mensonges réédités sans cesse, sous une forme ancienne ou sous une forme nouvelle, ouvertement dénoncée.

Une incessante défensive intellectuelle, telle est la consigne de l'heure présente si l'on ne veut pas laisser la puissance des ténèbres triompher et faire à la cause catholique un mal incalculable.

Or, nos journaux catholiques sont les meilleures chaires du haut desquelles on pourra organiser cette lutte intellectuelle défensive et repousser toutes les attaques parties de l'incrédulité ou de l'erreur.

Elle adapte les principes chrétiens à la vie publique.

Ce serait sans contredit une bien belle tâche pour notre presse catholique d'être un élément de reconstitution pour le bien du peuple et de la patrie, grâce à l'enseignement pacifique et à l'exposé lumineux des principes dont on peut attendre toutes sortes de biens s'ils sont appliqués dans la vie publique. Mais aussi longtemps que les ennemis de la religion et de l'Eglise catholique l'attaqueront de tous les côtés et lanceront contre elle leurs dangereuses flèches empoisonnées, l'on ne doit ni ne peut cesser d'être sur la défensive, et nous avons besoin d'une presse catholique décidée et apte à mener à bonne fin cette lutte.

Mais ce travail de reconstitution ne doit pas suffire à notre presse catholique. Elle peut, plus facilement que toute autre, affirmer et répandre parmi le peuple l'idée que sans le libre développement des forces vives de la religion aucun véritable progrès intellectuel, économique et social, n'est possible et que seule une organisation politique reconnaissant ses origines en Dieu et basée sur le solide fondement de la loi divine et des préceptes révélés par le Sauveur du monde, est capable de relever le peuple et la patrie.

C'est d'après la vérité divine et la loi donnée par Dieu qu'il faut apprécier et juger toutes les idées et tous les plans nouveaux élaborés en vue du bien public, de l'éducation de la jeunesse, des institutions et des lois d'Etat, afin de ne pas s'engager dans les chemins de l'erreur, qui, loin de mener le peuple à son salut, le conduisent plutôt à sa perte.

C'est une bien grande et importante tâche pour notre presse catholique que de considérer et de discuter à la lumière de la vérité révélée et des commandements de Dieu et ainsi d'apprécier à son vrai point de vue tout ce qui est proposé et vanté dans les Parlements, dans les discours publics, dans les organes des tendances les plus variées, pour le salut de notre peuple malade. Il faut en dire autant chaque fois qu'il s'agit des nouvelles productions de la science, de l'art, de la littérature et de toute la vie culturelle. Qui pourrait, sinon la presse catholique, remplir une tâche aussi importante? Dans toutes les questions qui intéressent notre culture, la vie du Gouvernement et celle de la commune, elle peut aussitôt prendre position, signaler les principes auxquels il faut se tenir, et, grâce à sa franche critique, empêcher le mal et favoriser le bien. Le peuple lui-même n'est pas à même, dans sa majorité, de saisir aussitôt toute l'importance des questions soulevées et de prendre l'attitude qui convient ; par la presse catholique, ses chefs peuvent lui parler et lui montrer le véritable chemin.

Elle raffermit le sentiment catholique.

Mentionnons encore un grand et important devoir de la presse catholique : vivifier l'esprit de communauté qui unit tous les catholiques et renforcer le sentiment catholique. Prompte et rapide, elle porte à la connaissance du peuple catholique les événements importants qui se sont déroulés dans le monde catholique ; elle lui fait connaître tous les messages si importants du Chef suprême de l'Eglise et de l'épiscopat ; elle le renseigne sur les discours et les travaux de ses chefs lors des congrès catholiques, des grandes manifestations catholiques et des séances des Parlements ; elle le met au courant du bien poursuivi et opéré par les grandes organisations catholiques, de leurs services rendus et de leurs succès remportés sur le terrain religieux, social et charitable ; elle lui parle des combats et des victoires, des souffrances et des peines des catholiques dans les pays les plus divers et de tout ce que l'Eglise catholique a fait de bien et de beau parmi les peuples.

Celui qui ne lit que la presse dite neutre, à plus forte raison que la presse hostile à l'Eglise, n'apprend de tout cela que très peu de chose ; et encore ce peu est-il souvent défiguré, amoindri, accompagné de commentaires perfides, ou dit sur un ton manquant complètement de chaleur et d'enthousiasme. Faut-il s'étonner alors si la conscience catholique chez tels ou tels catholiques s'émousse, s'ils n'éprouvent plus aucun intérêt pour la prospérité et l'épanouissement de la cause catholique, si les affaires de l'Eglise les laissent tièdes et indifférents ?

Si de vastes milieux catholiques se montrent si froids en face de leur Eglise, bien plus, s'ils ont perdu tout contact avec ce qui est catholique et n'ont que des sentiments et des paroles mesquines pour apprécier les productions de l'art, de la science et de la littérature catholiques, le mal ne vient-il pas de ce que la presse catholique est restée trop longtemps impuissante en nombre, en importance et en influence, tandis que les journaux non catholiques, même dans les Pays et les villes catholiques, étaient maîtres du terrain et créaient l'opinion publique ?

Et si, ces temps derniers, la conscience catholique s'est manifestée partout plus puissante, si l'esprit de communauté unissant les catholiques s'est éveillé de plus en plus, n'est-ce pas parce qu'on a reconnu davantage l'importance de la presse catholique, parce que cette dernière, grâce à l'action généreuse en sacrifices de ses chefs, de ses champions et de ses amis, s'est fortifiée peu à peu et a gagné de l'influence parmi le peuple catholique ?

Très chers Diocésains, vous voyez de quelle importance est notre presse catholique pour le maintien et la défense de votre sainte foi, pour la mise en pratique des principes chrétiens dans la vie publique, pour le raffermissement de l'esprit catholique. Agissez donc aussi suivant cette conviction ! Par votre collaboration et votre appui, faites en sorte que la presse catholique puisse remplir toujours mieux la haute et si importante tâche qui lui incombe.

Très chers Diocésains, nous avons confiance que vous accueillerez de bon cœur et suivrez volontiers le grave avertissement de vos évêques. Que la grâce et la bénédiction de notre Divin Sauveur soient avec vous tous.

Freising, le 6 septembre 1927.

LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DE BAVIÈRE.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Nécessité d'une presse perfectionnée pour soutenir les militants catholiques

Vœu de la 66e Assemblée générale des catholiques allemands, tenue à Dortmund le 6. 9. 27

Pleine d'un grave souci, la 66e Assemblée générale éveille l'attention des chefs et du peuple sur les dangers intellectuels et moraux nés de la diffusion toujours croissante de la presse opposée à la pensée chrétienne, en particulier de la presse à sensation, sans couleur déterminée. La 66e Assemblée générale, prenant comme exemple le Mexique et la Russie, attire les regards des catholiques de toutes les classes sur les combats sérieux que nous pouvons avoir à livrer sur le terrain de la religion, de la politique et de la culture. En face de ce danger menaçant, la presse catholique a pour devoir de prendre, dans le domaine de la rédaction et dans celui de la technique, des mesures appropriées afin d'être à même, tout en sauvegardant sévèrement notre mentalité catholique, de répondre aux exigences toujours croissantes de l'heure actuelle. On adjure à nouveau les catholiques allemands et leurs chefs de soutenir de toutes leurs forces la presse catholique et de se soucier de sa diffusion.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Méfaits de la presse spéciale et de la presse neutre

Ordonnance de la Curie épiscopale de Trèves (1)

A l'occasion du « Dimanche de la presse », tenu dans le diocèse de Trèves le 7. 11. 26, le vicariat général a publié le communiqué suivant (2) :

Le nombre des feuilles hostiles à l'Eglise croît d'année en année. Sous le manteau de la presse spécialisée pour les différents états et professions, de nombreuses feuilles corruptrices parviennent à pénétrer dans la maison catholique, où elles font un grand mal. On cherche à atteindre les enfants eux-mêmes au moyen de journaux qui émiettent peu à peu la foi et la morale. Un flot de feuilles illustrées et de revues aux mille images inconvenantes et au texte léger inonde la ville et la campagne.

La presse dite neutre, impartiale, est souvent plus dangereuse encore que celle qui se déclare antichrétienne. Sous le lâche couvert de la neutralité elle cherche bien à rendre justice à tous ; mais, si des intérêts matériels le demandent, elle ne craint pas de défendre ouvertement les partis et les idées anticatholiques. Et si on lui demande d'intervenir de même en faveur de la cause catholique, elle refuse sous prétexte d'égards pour ses lecteurs qui pensent différemment. C'est ici que s'applique la parole « Qui n'est pas avec nous est contre nous » (1). L'affirmation qu'une maison d'édition est entre les mains de catholiques est loin de constituer une garantie. Il existe malheureusement de grands journaux dont l'orientation nous est tout à fait hostile et dont la maison d'édition appartient à des catholiques ou a été fondée par des catholiques. En règle générale, le contenu d'une feuille fait connaître toute son attitude.

Comme la lecture d'un journal est devenue aujourd'hui une sorte d'obligation, il est de la dernière importance que tous les catholiques possèdent et lisent un journal catholique. L'expérience oblige les feuilles catholiques à rejeter une grande partie des annonces proposées, à cause de leur contenu immoral et de leurs images inconvenantes. Les journaux « libres » [non religieux] acceptent de telles annonces, qui leur rapportent de gros bénéfices et corrompent le peuple et la morale. C'est pourquoi nous ne devons pas, nous catholiques, insérer d'annonce dans un journal qui accepte comme convenables ce genre d'annonces corruptrices. La presse catholique se fera un devoir de satisfaire à toutes les exigences justifiées du public grâce à son contenu choisi, sa présentation soignée et son progrès dans la bonne voie. Les pasteurs d'âmes ne manqueront pas d'attirer l'attention de leurs paroissiens sur le mal causé par la presse mauvaise et la presse neutre, comme aussi de soutenir formellement les journaux qui se proclament ouvertement catholiques. Le « Dimanche de la presse » doit avoir pour effet d'éloigner sans pitié des maisons catholiques tous les imprimés qui constituent un danger pour le salut des âmes.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

(1) Mgr Franz Rudolf Bornewasser est évêque de Trèves (*D. C.*, t. 14, col. 43-44, note 2).

(2) Voir dans la *D. C.*, t. 15, col. 1371-1372, le communiqué publié par Mgr Bornewasser en octobre 1925 à l'occasion du « Dimanche de la presse » de l'année précédente.

(1) *Matt.* XII, 30. (Note de la *D. C.*)

La détresse de notre temps

Lettre collective des évêques suisses

De la *Schoenere Zukunft* (3. 10. 26) :

La lettre pastorale expose d'abord la situation extrêmement difficile de l'époque actuelle, la crise terrible que traverse la vie religieuse, morale, politique et sociale. Elle agite ensuite la question : « D'où vient cette détresse ? » Réponse : De l'abandon des commandements de Dieu, qui règlent la vie privée et publique, et des idées matérialistes antichrétiennes. « Cet esprit matérialiste a produit le capitalisme antichrétien. Une avidité effrénée au service de l'égoïsme commença, en outre, à régner. Les égards prescrits par la justice et l'amour du prochain envers les autres classes du peuple et l'ensemble de la société furent bien souvent oubliés, les conflits sociaux s'aggravèrent, le sentiment de la communauté disparut, des idées révolutionnaires gagnèrent du terrain, et de nouveaux dangers ne cessèrent de menacer la société. [...] Le communisme et le socialisme se prétendirent alors ennemis du capitalisme, mais tous les deux ne s'inspirent-ils pas des principes du même matérialisme ? »

Après avoir signalé les causes de la détresse sociale

actuelle, les évêques indiquent les moyens d'en sortir : « Qui nous sauvera de cette misère sociale ? » Le programme sauveur du pape Léon XIII, qui donna, il y a trente-cinq déjà, de salutaires conseils à la société humaine, conseils que l'on a peut-être trop peu ou pas du tout suivis parce qu'ils venaient de l'Eglise. Mais sans le secours de la religion et de l'Eglise il n'existe, suivant les paroles de Léon XIII, aucun moyen de sortir de cette confusion : « La sainte Eglise n'assiste pas insensible et inactive aux luttes et aux souffrances des hommes ; avec la tendresse du Divin Sauveur, elle se penche, comme le Samaritain compatissant, vers les blessures de l'humanité. [...] C'est pourquoi la sainte Eglise met librement et clairement devant les yeux de chaque classe les devoirs qui lui incombent. Aussi bien devant les yeux des classes ouvrières que devant ceux des possédants et des employeurs. Mais la sainte Eglise n'indique pas seulement le chemin du salut, elle applique aussi les remèdes. En définitive, tout dépend du cœur de l'homme, de sa connaissance et de sa volonté. Or, précisément la sainte Eglise pénètre jusqu'au plus profond de l'âme humaine par la lumière de la parole divine confiée à sa garde et par la force de la grâce de Dieu mise à son service, et cette lumière et cette force sont les seules qui amènent l'homme à pratiquer ses devoirs, à dompter ses passions, à aimer parfaitement Dieu et le prochain. »

Cependant, ajoutent les évêques, la puissance de l'Etat peut et doit contribuer grandement à nous tirer de cette détresse sociale : « L'Etat est là pour tous, et ceux qui n'ont rien ne sont pas, au point de vue naturel, moins citoyens que les possédants. [...] Et même l'Etat doit particulièrement se préoccuper de ceux qui précisément ne possèdent rien, car les riches peuvent plus facilement se tirer d'affaire, tandis que ceux qui n'ont rien dépendent presque complètement de l'aide de l'Etat. »

En terminant, les évêques adressent un appel aux employeurs et aux travailleurs afin qu'ils créent des organisations capables de remédier au plus tôt à la détresse présente et de rapprocher les classes l'une de l'autre. A cet effet, la première place revient aux associations de travailleurs, à la condition que leurs statuts s'inspirent des principes chrétiens : « Une de leurs grandes préoccupations doit être d'éviter que les membres ne manquent jamais de travail et de créer des caisses communes où chacun puisse recourir en cas de cessation de travail, de maladie, de vieillesse, d'accidents. » L'appel se termine, après cet exposé du programme tracé par Léon XIII dans son encyclique *Rerum Novarum*, par une exhortation pressante à mener une vie vraiment catholique.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

L'œuvre des bons livres pour les prisonniers

Une lettre du cardinal Frühwirth

De la *Katholische Korrespondenz* (2. 7. 26) :

Au cours d'une audience privée qu'il accorda très gracieusement au secrétaire général de l'Association des supérieurs allemands d'Ordres religieux, le Saint-Père parla longuement et avec une visible sympathie de la question de la diffusion des bons livres, insistant particulièrement sur la valeur spirituelle des lectures pour les prisonniers.

Voici que la revue du « Borromaeusverein » (Association Saint-Charles Borromée), *Die Bücherwelt*, n° 4 de cette année, publie un article intitulé « *Das Buch in der Zelle* (Le livre dans la cellule) », par le premier aumônier de l'établissement pénitentiaire de Bruchsal. Comme on était en droit de penser que cet article serait agréable au Saint-Père, le grand prisonnier pour l'amour du Christ dans l'enceinte du Vatican, le secrétaire général fit parvenir au Pape, par l'intermédiaire de S. Em. le cardinal Frühwirth, un exemplaire de ce numéro de la *Bücherwelt*. Un « prisonnier à vie » de l'établissement de Bruchsal avait, sur la demande de l'aumônier, confectionné une liseuse très artistique, au verso de laquelle étaient écrits les mots suivants : « Confectionné par un prisonnier à vie, qui prie chaque jour pour le Saint-Père bien-aimé. »

Ces jours derniers est arrivée la réponse, ainsi conçue :

Rome (13) Via S. Ufficio, 5.
Le 5 juin 1926.

Mon très Révérend Père,

J'ai transmis hier à Sa Sainteté votre lettre adressée au Saint-Père en date du 21 mai 1926, ainsi que le numéro de la *Bücherwelt* publiée par l'Association Saint-Charles Borromée, et j'ai obtenu de lui pour M. l'abbé Ebner, le très méritant premier aumônier de l'établissement de Bruchsal, et pour les prisonniers confiés à son ministère la Bénédiction demandée.

Le Saint-Père se souvient très bien de l'audience qu'il vous accorda, il fit l'éloge de l'activité si fructueuse de l'Association Saint-Charles Borromée à Bonn, à l'époque où il séjournait dans cette ville ; et il envoie à M. le Directeur, aux membres et aux bienfaiteurs de cette Association sa Bénédiction Apostolique.

Au temps où le Saint-Père exerçait son ministère à Milan en faveur d'Allemands et s'occupait avec prédilection des prisonniers, il faisait lire à ces derniers la *Alte und Neue Welt*.

J'ai fait remarquer expressément à Sa Sainteté que la liseuse avait été confectionnée par un « prisonnier à vie », qui « prie chaque jour pour le Saint-Père bien-aimé ». Cette délicate attention a rempli de joie le cœur du Pontife.

Je prie Dieu de bénir, mon très Révérend Père, votre personne et vos travaux, et je vous exprime mes sentiments distingués, en vous demandant de bien vouloir vous souvenir de moi à l'autel.

Votre tout dévoué,

Fr[ère] André, cardinal Frühwirth [O. P.].

Nous croyons utile de publier cette lettre afin de faire connaître le désir du Saint-Père de pourvoir abondamment les prisonniers de bons livres de lecture. On conserve dans beaucoup de familles des revues, des almanachs et des livres qu'on ne lit plus. On pourrait les mettre à la disposition des aumôniers de prison du « Bonifatiusverein » ou du « Borromaeusverein ». La lettre contient en même temps une recommandation particulière en faveur de l'Association Saint-Charles Borromée, qui mérite toute la sympathie des catholiques allemands.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Littérature catholique en Allemagne

Lettre de Berlin à l'*Unità cattolica* (16. 11. 26):

Après douze années d'interruption, vient de reparaître le *Katholischer Literatur Kalender*, bien connu grâce au nom de l'éditeur Keiter, qui en publia les quatorze premières années. La réimpression en a été confiée au Dr Julius Dorneich, déjà collaborateur au *Literarischer Handweiser*. Elle a coûté de nombreuses fatigues, car c'est un travail de sélection et de recen-

sion fort difficile, qui réclame le concours bénévole et assidu des écrivains, des éditeurs et des possesseurs des ouvrages à mentionner.

La partie principale du volume, plus de 50 pages, est constituée par la liste alphabétique de tous les auteurs catholiques connus qui ont écrit en langue allemande. La liste contient 5 313 noms, parmi lesquels 2 382 figurent pour la première fois dans l'annuaire catholique. Le nombre des femmes écrivains est de 384.

Tous les auteurs cités ne sont pas des écrivains de premier ordre, beaucoup sont médiocres et peut-être même obscurs. Beaucoup n'ont à leur acquit qu'un seul ouvrage. Mais le manuel en question n'entend pas établir de classifications ni juger de la valeur littéraire des ouvrages ; il veut plutôt donner une liste complète de tout ce qui se publie dans le camp catholique. Pas de sélection, mais une collection, tel est le but de l'éditeur. L'examen critique de la valeur de l'écrivain regarde les spécialistes de la critique littéraire.

On ne prétend même pas établir une liste complète ; peut-être y a-t-on par erreur inscrit quelque nom qui ne mérite pas cet honneur ; beaucoup d'écrivains n'ont pas répondu au questionnaire qui leur avait été envoyé. Modestie ou présomption ? Respect humain ou occupations multiples ? Autant de motifs qui pourront expliquer la paresse des écrivains interrogés, et l'éditeur s'en plaint. En tout cas, le manuel est très utile pour quiconque veut se renseigner sur la production littéraire contemporaine des catholiques allemands.

Très utile aussi est l'énumération des journaux et revues catholiques ; on y trouve 550 revues, 22 journaux et 16 bulletins d'agences de presse. Ont été également inscrits 11 lexiques et encyclopédies, 23 sociétés scientifiques ou littéraires et 197 maisons d'édition catholiques. Une note contient les noms des écrivains catholiques morts après l'année 1914.

L'entreprise mérite des encouragements ; on souhaite sa continuation et son perfectionnement.

[Traduit de l'italien par la *D. C.*]

Inauguration d'une piscine de natation

Discours de Mgr Johannes Poggenburg, év. de Münster

A l'occasion de l'inauguration d'une piscine de natation de l'association nationale « *Deutsche Jugendkraft* » le 12. 6. 27, à Münster-en-Westphalie, Mgr Johannes Poggenburg prononça, d'après la *Koelnische Volkszeitung*, les paroles suivantes :

Certains principes et certaines vérités ne doivent être ni oubliés ni délaissés. L'âme est supérieure au corps, et la culture de l'esprit passe avant la culture du corps. La culture du corps ne doit pas dégénérer en culte du corps et par là tourner au préjudice de la culture de l'âme. Les exercices physiques ne sont pas un « *Ersatz* » (équivalent) de la religion, de la culture intellectuelle et de l'art. Il règne ici, on s'en plaint avec raison, surtout depuis ces dernières années, « une dévalorisation maladive de la vraie valeur, une surestimation du matériel et du corporel, une dépréciation du spirituel ». Il s'est opéré une dévalorisation au détriment de la vraie valeur intellectuelle. Les soins corporels, les exercices physiques, ne doivent pas être poussés jusqu'au fanatisme et à l'épuisement, mais au contraire être soumis aux lois de la juste raison ; on ne doit pas en faire des instruments de plaisir et de puissance. Il faut surtout qu'ils soient un délassement après le travail, un fortifiant, une source d'énergie pour de nouveaux labeurs. A une époque où nous luttons en vue de nous assurer de solides positions dans la vie religieuse et morale, les évêques allemands ont lancé un appel contre les pires ennemis de la force de notre peuple ; ils ont en particulier dénoncé, dans leurs directives et avertissements relatifs à diverses questions de morale moderne (1), les excès commis sur le terrain des exercices physiques. La vaillante jeunesse allemande a suivi de bon cœur les conseils des évêques ; il faut le reconnaître et l'en remercier (2).

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Les danses modernes exotiques

Interdiction portée par l'épiscopat autrichien

De la *Schoenere Zukunft* (6. 2. 27) :

Suivant le *Wiener Dioezesanblatt*, la dernière Conférence des évêques autrichiens, qui eut lieu en automne 1926, a décidé de maintenir la défense portée en 1923 contre les danses modernes contraires à la morale. Après comme avant, il est donc interdit à tous les catholiques de danser ces danses mondaines, dont l'origine est exotique et qui ne servent qu'à exciter la sensualité, but clairement manifesté par l'attitude des danseurs et le costume des danseuses, par chaque figure de danse et une musique de nègres faite pour réveiller l'instinct sensuel, ou encore par le texte choquant des chansons qui accompagnent la danse. Ne tombent pas sous cette défense les nouvelles danses modernes d'où est exclu tout pas de danse inconvenant ou érotique et qui, sans l'excitante musique du jazz et sans l'accompagnement de chansons malsaines, passent pour des danses de la société de bon ton.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Les bals du samedi

Ordonnance de Mgr Ehrenfried, év. de Würzburg (3)

De la *Schoenere Zukunft* (13. 2. 27) :

L'immoralité des bals du samedi s'étend toujours de plus en plus ; elle menace même de gagner les petites villes et les chefs-lieux de canton. Comme ces sortes de bals durent la plupart du temps très tard jusqu'au dimanche, beaucoup de gens négligent d'assister à la messe du dimanche, et ceux qui s'y rendent encore sont à peine dans l'état d'âme requis pour pouvoir assister avec piété aux offices du dimanche. Les fidèles du diocèse de Würzburg ne doivent ni organiser ni fréquenter ces bals du

---

(1) Cf. *D. C.*, t. 14, col. 650-653. (Les notes sont de la *D. C.*)

(2) « Les nouvelles de journaux, ajoute *Das Neue Reich* (25. 6. 27), nous montrent quel degré de folie peut atteindre la passion irraisonnée du sport. Ne lit-on pas que des courses ont lieu, dans l'Amérique du Sud par exemple, où lévriers et hommes luttent de vitesse ! »

(3) Bavière.

samedi ; les associations et organisations catholiques doivent donner à ce sujet le bon exemple. Les prêtres qui occupent dans ces associations une place de directeur ou de conseiller ne doivent pas permettre à la société qu'elles organisent des bals le samedi ; une exception ne sera tolérée que dans les cas d'extrême nécessité (1).

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

La célébration des noces le samedi

Communiqué de Mgr von Keppler, év. de Rottenburg

De la *Schoenere Zukunft* (4. 7. 26) :

Au cours des dernières années s'est malheureusement implanté de plus en plus l'abus de célébrer les noces le samedi ; à cette occasion, bals et beuveries se prolongent jusqu'au dimanche matin. En soi, la célébration des noces ce jour-là est chose indifférente, et lorsque cette fête se borne à un repas de famille ou à un simple banquet d'amis, il n'y a aucune objection à présenter contre les noces du samedi. Mais si les noces célébrées ce jour-là sont l'occasion, comme cela se produit, hélas ! si souvent, de manquer aux offices du dimanche et de profaner le jour du Seigneur, Nous devons protester énergiquement contre pareille coutume. Nous prions Notre honorable clergé de faire un devoir de conscience aux futurs mariés de s'abstenir de fêter leurs noces le samedi. Comment, en effet, la bénédiction de Dieu pourrait-elle descendre sur le nouveau foyer s'ils inaugurent leur vie conjugale en négligeant, le dimanche suivant, d'assister à la messe et en entraînant ainsi bien d'autres personnes à commettre la même faute ? On prétextera peut-être la perte d'un jour de salaire ? Mais cette perte est-elle vraiment inévitable ; et puis, ces repas prolongés jusqu'après minuit n'entraînent-ils pas des frais bien plus élevés ?

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

« Mariage par dispense » et bigamie

Monition ecclésiastique et interdit personnel

De la *Schoenere Zukunft* (28. 3. 26) :

Bien qu'en Autriche le droit matrimonial confessionnel du Code civil général reste en vigueur sans changement, il règne une grande confusion dans le domaine du droit matrimonial. Ce désordre vient de la façon arbitraire dont les autorités accordent des dispenses au sujet des empêchements résultant des liens de mariage déjà existants. Pareille dispense est-elle accordée, les époux en question contractent un nouveau « mariage », généralement devant un ministre de la religion vieux-catholique ou protestant, ou simplement devant l'autorité du magistrat civil. Naturellement, un tel « mariage par dispense », s'il est contracté par des catholiques, ne peut être considéré comme un mariage ; il constitue, au contraire, le délit de bigamie.

Lorsque ces « mariages par dispense » conclus par des catholiques sont attaqués devant le tribunal civil par le conjoint lésé, il s'ensuit régulièrement — comme cela est exigé par le droit matrimonial positif autrichien — la déclaration d'invalidité de ces « mariages par dispense », car l'empêchement provenant d'un mariage existant ne peut être levé pour des catholiques. Cependant, si la partie lésée ne maintient pas son attaque, la continuation du « mariage par dispense » ne rencontre aucune opposition du côté de l'Etat.

Quant à l'Eglise, elle se comporte tout à fait différemment en pareils cas : pour elle un « mariage par dispense » contracté par des catholiques est en toutes circonstances une bigamie, qu'il soit attaqué ou non. Conformément au canon 2356 du Code de droit canonique, l'évêque frappe ces bigames, après monition préalable, de la peine ecclésiastique de l'interdit personnel, peine qu'il fait publier du haut de la chaire de la paroisse. La monition est faite sous forme d'un avertissement écrit, signé par l'évêque et accordant un délai de dix jours. Dans cette monition on rappelle aux époux en question la pensée de l'Eglise sur la sainteté du mariage chrétien et l'importance de son unité et indissolubilité, et on leur montre clairement l'invalidité du « mariage par dispense »... Si après un délai de dix jours les époux n'ont pas déclaré qu'ils consentent à ne pas conclure un « mariage par dispense » ou, le cas échéant, à ne pas continuer à en user, la peine de l'interdit personnel leur sera également signifiée par un écrit signé de l'évêque. Voici la teneur de la peine infligée aux coupables telle qu'elle est lue du haut de la chaire de la paroisse :

Notre Révérendissime évêque a eu connaissance du triste fait que Monsieur... (suit le nom) et Madame... (suit le nom), malgré les liens d'un mariage existant, ont contracté un nouveau mariage appelé mariage civil.

Conformément aux saints devoirs de sa charge, il a fait savoir aux intéressés que cette union était invalide et prohibée ; il a essayé de les amener à cesser cette conduite coupable et leur a mis sous les yeux les peines prévues en pareil cas par le droit ecclésiastique. Le Code ecclésiastique (can. 2356) oblige l'évêque de frapper ces conjoints civils bigames, après une monition restée vaine, soit de l'excommunication, soit de l'interdit personnel. Malheureusement, la monition épiscopale est restée vaine, si bien que le Révérendissime évêque est contraint, à son plus profond regret, de rendre désormais effective la peine ecclésiastique en suspens. Il a choisi la plus douce des deux peines en question, c'est-à-dire l'interdit personnel.

Cette peine ecclésiastique ne signifie nullement l'exclusion de l'Eglise ou de la communauté de l'Eglise, mais la privation, par punition, des droits ecclésiastiques et grâces suivants : les personnes frappées personnellement d'interdit ne peuvent recevoir aucun sacrement, assister à aucun office religieux, sauf à la prédication, être parrains de baptême ou de confirmation ; si elles venaient à mourir avant de s'être réconciliées avec l'Eglise, la sépulture ecclésiastique devrait leur être refusée.

Le document présent est porté à la connaissance du public par ordre exprès du Révérendissime évêque ; tous les paroissiens sont exhortés à prier pour les égarés (1).

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

---

(1) En terminant, Mgr Mathias Ehrenfried proteste contre la célébration des noces le samedi et contre la mode moderne qui porte atteinte à la pudeur. Mgr Rudolf Bornewasser, évêque de Trèves, et Mgr Wilhelm von Keppler, évêque de Rottenburg, avaient déjà exprimé le 20. 7. 25 et en juin 1926 leur hostilité aux mariages renvoyés au samedi (cf. *D. C.*, t. 14, col. 917 et ci-dessous). (Note de la *D. C.*)

(1) Nous reproduisons un article « *Das Recht des Bischofs* (Le droit de l'évêque) », publié par M. Hermann Bahr dans

Nécessité pour les fonctionnaires catholiques de se grouper en syndicats particuliers

Ordonnance de Mgr Bornewasser, év. de Trèves

Du *Kirchlicher Amtsanzeiger* (1. 11. 27) :

Si l'on veut conserver et entretenir fidèlement l'esprit catholique parmi les fonctionnaires catholiques, si l'on veut que l'unité et la charité rassemblent les divers groupes de services et les diverses classes sociales de fonctionnaires, si l'on veut enfin cultiver les vertus propres aux fonctionnaires, si essentielles au bien de notre peuple tout entier, l'on y parviendra on ne peut plus efficacement en groupant les fonctionnaires catholiques en syndicats religieux, culturels et sociaux. La profession de fonctionnaire a subi depuis une dizaine d'années une révolution intellectuelle d'une portée considérable. D'année en année, les éléments libéraux et socialistes cherchent à s'implanter toujours davantage dans les organisations politiques et corporatives de fonctionnaires. Si un mouvement professionnel catholique n'observe ni ne dénonce ces agissements, s'il ne prévient ni ne dirige les employés catholiques, il est à craindre qu'une grande partie des fonctionnaires catholiques n'arrivent peu à peu, sans en avoir conscience, à se désintéresser de la vie religieuse et à s'éloigner de l'Eglise, entraînés par les corporations animées d'un esprit libéral et socialiste. Pour ces motifs, Notre très digne clergé sera prêt dans les grandes localités et dans les centres plus importants de fonctionnaires à seconder les fonctionnaires catholiques qui voudraient se grouper en un syndicat professionnel.

Trèves, le 28 octobre 1927.

† Franz Rudolf, *évêque de Trèves.*

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

---

son *Tagebuch* (éditorial) du *Neues Wiener Journal* du 7. 2. 26 : « Le doux évêque de Linz, ma ville natale, le Dr Johannes Gfoellner, est insulté publiquement parce qu'il ne veut pas admettre de cas de dispense. Il ne peut les admettre, puisque l'Eglise catholique ne tolère pas la bigamie. Libre à chacun d'être bigame, mais il se sépare par le fait même de l'Eglise. La bigamie entraîne automatiquement la séparation de l'Eglise. L'évêque ne fait que publier cette séparation accomplie par l'acte même.

» Les incroyants eux-mêmes ne peuvent contester à l'Eglise le droit de rejeter de son sein ceux qui méprisent ses commandements et ses défenses : c'est le droit que revendiquent tout club, toute société. Toute société de jeu de quilles a ses statuts, elle impose des conditions à ses membres et exclut les désobéissants. Aucune société en général ne tolère qu'il soit porté atteinte aux statuts qui la constituent. S'il en était autrement, on ne pourrait en organiser aucune, car le maintien de toute société repose sur la reconnaissance commune de certains buts et des moyens propres à les atteindre. Il n'y a là aucune contrainte, personne n'étant forcé d'en faire partie. Mais quiconque veut en être membre doit en adopter les statuts. Il ne faut pas oublier que les droits reconnus à toute société d'escrime, à tout club sportif, doivent l'être également à l'Eglise catholique.

» Mais dans cet acharnement contre l'évêque de Linz, qui ne fait que remplir son devoir et user de son bon droit, il se manifeste une haine violente contre l'Eglise : notre Eglise ne doit pas jouir des droits reconnus à toute autre société ; le droit commun n'est pas fait pour elle ; il faut la bannir ; la réclamation de droits égaux pour tous cesse dès qu'elle joue en faveur de l'Eglise.

» Nous voici retombés au milieu du plus abject joséphisme, qui installe sur le trône de Dieu l'Etat omnipotent. Lorsqu'on voulut interdire aux Apôtres de prêcher la parole de Dieu, l'Apôtre Pierre dit au grand Conseil de Jérusalem : « Jugez vous-même si devant Dieu il est plus » équitable d'obéir à vous qu'à Dieu. Quant à nous, nous » ne le pouvons pas, *Non possumus.* » Ce puissant *Non possumus*, tombé ainsi pour la première fois des lèvres de Pierre, l'Eglise n'a cessé depuis lors de le répéter toujours en face des prétentions insolentes de l'Etat. Par lui, Pie IX vainquit un monde d'ennemis ; par lui encore, le regretté Mgr Franz Josef Rudigier, l'inoubliable prédécesseur de Mgr Gfoellner, repoussa un arbitraire effronté. *Non possumus*, a dû redire à son tour Mgr Gfoellner à ceux qui voulaient qu'il approuvât la bigamie. » (Note de la *D. C.*)

La mission éducatrice du cinéma

Déclaration du cardinal Piffl, archev. de Vienne

De la *Schoenere Zukunft* (16. 1. 27) :

Théâtre et cinéma ont en première ligne la tâche idéale de contribuer à la formation et à l'éducation du peuple par leurs représentations. En ce qui concerne le cinéma, il faut, si l'on veut qu'il atteigne son but, le contrôler encore plus sévèrement, attendu qu'il est bien plus populaire que le théâtre. Il faut donc se réjouir beaucoup de voir ces derniers temps de grandes entreprises de cinéma, qu'on doit considérer comme sérieuses et ayant conscience de l'importance de leur mission, se préoccuper avant tout d'instruire et d'élever le peuple (1). Les films

---

(1) Sous la signature « Hkt » et avec le titre « *Der religioese Film* », on lit dans la *Germania* (2. 10. 26) : « Parmi les questions intéressant la vie, la civilisation et l'humanité, la question religieuse a toujours été celle dont le film s'est le plus désintéressé. Sur les dix milliers de films sensationnels plus ou moins éducatifs qui existent, c'est à peine si l'on en trouve un seul ayant un caractère nettement religieux ou inspiré d'un profond et intime sentiment de religiosité, et le nombre total des films approchant de ce genre peut se compter sans peine sur les doigts de la main, comme font les enfants.

» C'est là un fait dont s'aperçoit à peine l'homme d'affaires ou le professionnel, toujours en haleine et avide de jouissance, de notre siècle « de lumière » plongé dans la matière ; mais il frappe et surprend l'observateur avisé, moins superficiel, qu'intéressent la vie du peuple et les progrès de l'humanité. Notre époque, cependant, s'affirme dans le monde entier civilisé comme tout autre chose que purement matérielle : mille courants spirituels, intellectuels et sociaux — qu'on leur donne le nom qu'on voudra, — s'entre-croisent en tous sens [...].

» Une aspiration puissante, extraordinaire, vers les réalités spirituelles se manifeste de plus en plus chez tous les peuples civilisés. Une aspiration générale plus ou moins consciente vers la vie religieuse n'est même pas mise en doute depuis des années par les maîtres de la pensée les plus fanatiques. C'est ce qu'ont vite reconnu les Américains à l'esprit alerte ; rien donc d'étonnant que ce soit précisément eux qui aient couru les risques d'une entreprise de films religieux et osé créer, au prix de formidables dépenses, les deux films bibliques *Les dix commandements* et *Ben-Hur*. Un succès mondial sans précédent a couronné leur entreprise. Partout où ces deux films furent projetés sur l'écran, l'intérêt puissant et soutenu qu'ils suscitèrent dépassa toutes les espérances, et les grandes représentations qu'on aurait jugé auparavant à peine possibles récompensèrent largement la hardiesse de l'entreprise, dont les recettes, en espèces sonnantes, furent

i ne visent qu'à flatter les instincts grossiers des
sses ou à exciter d'une façon raffinée les nerfs des
ctateurs ne trouvent plus l'accueil désiré auprès
une grande partie du public (1). C'est pourquoi

gnifiques, sans compter l'extraordinaire réclame, à la
artistique et morale, dont bénéficièrent les metteurs
scène et les bailleurs de fonds.
La première partie des *Dix commandements*, exacte-
ut comme le film allemand *Inri*, créé il y a dix ans,
tient étroitement, dans tout son ensemble, aux
nées de la Bible, et cela jusque dans son titre, con-
vant ainsi les pures et grandes lignes ainsi que l'incom-
rable simplicité du texte biblique : il peut ainsi offrir
x spectateurs une série de tableaux des plus grandioses
des plus impressionnants. *Ben-Hur*, au contraire, uti-
, avec non moins de succès, une méthode indirecte :
suit la trame du roman du même nom, que sa traduc-
n dans presque toutes les langues vivantes a fait
naître et goûter dans le monde entier : par ses tableaux
sensation, comme par exemple la marche en masse du
uple, le défilé des légions romaines, les combats de
ériens et les courses de chars, etc., ce film tente
npossible pour gagner à tout prix les intellectuels, ou
eux, ceux qui veulent passer pour tels. »
A Paris, le 26. 6. 27, la *Croix* a fait paraître un article
t élogieux sur *Ben-Hur*, signé de « Pierre l'Ermite »,
revues et les journaux lui ont consacré des comptes
dus dans l'ensemble favorables. M. Jean des Cognets
vue Apologétique, sept. 1927) reconnaît que le succès de
film est « incontestable et éclatant », les créateurs de
n-Hur ayant « compris qu'une « affaire » ne réussissait
grand que si elle intéressait les âmes ». « Tel qu'il est,
aclut le critique d'art catholique, je ne crois pas que
n-Hur puisse faire du mal à des spectateurs chrétiens.
avivera la piété de beaucoup d'entre eux. Légèrement
rigé [...], il peut faire *beaucoup de bien*. Mais, dans
milieux incroyants, il est assurément un moyen
vangélisation d'une incalculable puissance. » Pour
Ch. Romain, un homme d'Eglise (*Revue Apologétique*,
t, 1927), « si l'œuvre, du point de vue catholique, nous
parait incomplète dans sa conclusion, elle n'altère pas
vérité et le sens divin de l'Evangile » ; il y a quelques
nes osées dans *Ben-Hur*, mais elles n'ont qu'un carac-
e épisodique et ne dépassent pas ce que les habitués des
émas rencontrent autour d'eux ; « nos directeurs
uvres de jeunesse exigent quelques retouches d'ordre
trinal et moral pour permettre à *Ben-Hur* d'avoir droit
cité dans nos salles de patronage ». La direction de
deleine-Cinéma avait invité, le 4. 7. 27, à la séance de
sentation du film S. Em. le cardinal Dubois, qui « n'a
nais marchandé sa sympathie au cinématographe, parce
milieux incroyants, il est assurément un moyen
comparable non seulement de donner aux masses une
nnête récréation, mais encore d'imprimer dans leur
e les images d'une vie plus belle et plus haute » (voir
impressions sur le film du général Lew Wallace dans
cho de Paris, 6. 7. 27 : « Le cardinal Dubois préside
film évangélique », par Charles Pichon).
Deux ans et demi auparavant, le 13. 1. 25, Mgr Roland-
sselin, à cette date auxiliaire du cardinal-archevêque de
ris, avait présidé, au Nouveau-Mogador, une séance de
sentation privée au clergé du film de M. Cecil B. de
lle *Les dix commandements* (cf. *Temps*, 3. 1. 25, *Echo*
Paris, 16. 1. 25, *Paris-Midi*, 19. 1. 25, *Action Française*,
1. 25). L'archevêché de Paris communiquait à la *Croix*
1. 25) la note suivante : « Sa Grandeur nous demande
faire connaître à ce sujet que, tout en rendant hommage
la perfection technique de l'exécution, elle a dû faire
réserves à propos de diverses scènes et déclarer que
coupures ainsi que des retouches étaient nécessaires
ur que ce film pût être utilisé dans nos œuvres. » (Les
te sont de la *D. C.*)
1) La *Revue internationale des sociétés secrètes* (12. 6.
écrit toutefois : « Dans le cahier 39 du *Weltkampf*,
Hans Buchner, de Munich, dénonce l'empoisonnement
gressif du peuple allemand par les spectacles cinémato-
phiques. Le danger est évident, en effet, puisqu'on a
recenser 3 878 cinémas en Allemagne, en 1927, soit

il serait très souhaitable qu'on prît encore davantage en considération le film religieux, ainsi que le film historique, qui doit réveiller et faire grandir en nous l'amour du pays, grâce à la représentation des grands événements de l'histoire. Puissions-nous ne plus jamais revoir le temps où les vrais éducateurs redoutaient plus le cinéma qu'ils ne l'appréciaient à cause des films douteux ; puissent les metteurs en scène avoir de nouveau pleine conscience de leur haute responsabilité devant le public.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Le cinéma corrupteur

Ordonnance de Mgr Victor Bieler, év. de Sion

De la *Schoenere Zukunft* (1. 5. 27) :

Les représentations cinématographiques constituent un grand danger pour la foi et les bonnes mœurs (1). L'amour du gain rend souvent les directeurs de cinémas assez sourds à la voix de la conscience pour

un cinéma pour 16 000 habitants. L'Amérique, qui tient le record en ce genre, offre un cinéma pour 6 000 habitants. Dans les conditions ci-dessus indiquées, tout Allemand peut, deux fois par mois, s'offrir une représentation cinématographique, et l'on sait à quels spectacles il s'expose le plus souvent. M. Buchner signale les films pernicieux entre tous. »

D'après la *Schoenere Zukunft* (1. 5. 27), Mgr Curley, archevêque de Baltimore, déclare de son côté, dans un discours récent, son hostilité au cinéma : l'on y voit quantité de films qu'on peut regarder comme de la boue. On devrait interdire d'en exhiber de semblables non seulement le dimanche mais encore les jours de la semaine. Lors d'un tout récent contrôle de films, voici le classement fait sur 404 films : 117 représentations d'infidélités conjugales, 113 luttes de jeunes filles défendant leur honneur, 38 divorces, 140 beuveries, 82 fumoirs de jeunes filles, 97 danses impudiques, 172 costumes indécents, 192 attitudes inconvenantes des deux sexes.

(1) Sous le titre « *Filmstar-und Sportgroessenvergoetterung* (Les étoiles de cinéma et les vedettes du sport divinisées) », dans la *Schoenere Zukunft* (19. 9. 26), le Dr [Joseph] E[berle] écrit : « Les excès sur le terrain du sport et du cinéma sont provoqués par l'importance que la presse accorde à ces sortes de choses et par le culte d'adoration que rend la presse aux vedettes du sport et du film, culte qui rappelle celui que rendait le vieux monde païen aux comédiens et aux gladiateurs. Après cette habitude du journalisme de diviniser ainsi le film et le sport dans ses communiqués, il ne faut pas s'étonner si le sport et le cinéma ont toujours plus d'importance aux yeux des masses et si les vainqueurs sportifs et les acteurs de cinéma sont plus considérés que les grands animateurs de la vie intellectuelle ou de la chose publique. Le moyen âge éleva sur le pavois les saints et les héros et laissa les génies et les artistes gravir en compagnie des rois les hauteurs de l'humanité. Le monde moderne divinise — signe qui marque sa décadence — les histrions les plus adroits, les vainqueurs des combats de boxe, des matches de football et des courses de natation. Une ou deux observations des tout derniers temps : récemment mourait à New-York une étoile de cinéma, Valentino, que la réclame du film donnait comme le plus bel homme du monde. D'après les journaux, 500 000 personnes assistèrent à ses funérailles ; l'on vit la foule se bousculer au point de rompre les cordons de la police et en arriver à des bagarres sanglantes. Dernièrement, une germano-américaine, Gertrude Ederle, réussit à traverser le canal de la Manche ; quand elle vint dans le Wurtemberg, son pays natal, les foules qui se pressèrent à la gare de Stuttgart furent plus considérables que s'il s'était agi d'une grande fête du pays ou de la visite d'un puissant potentat. Il fallut chercher, pour la

offrir des représentations qui font fi de l'honneur chrétien. Par là l'imagination des spectateurs est empoisonnée et leur goût corrompu, au point que ni l'honneur ni la vertu ne les attirent plus ; leur passion de lire devient pressante, mais ils ne trouvent de plaisir que dans les romans sensuels et malhonnêtes. De même qu'on ne peut lire un mauvais livre sans se rendre coupable d'une faute, de même l'on ne peut, sans offenser Dieu, assister à des représentations cinématographiques quand l'on sait, par expérience, que ces représentations sont dangereuses pour les bonnes mœurs. Que de jeunes gens, que de jeunes filles ont fait courir de graves dangers à leur âme en fréquentant des cinémas douteux (1) !

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Efforts des catholiques allemands pour le film

Articulet du *Neues Reich* (9. 9. 27), sous le titre « *Film und Kino* », d'après la *Film-Rundschau*, d'Essen :

Le « Volksverein » (association populaire) de l'Allemagne catholique possédait en son temps un grand centre de location de films à München-Gladbach ; cette exploitation est maintenant aux mains de la société cinématographique « *Neuland* », de Cologne, qui vend des appareils, loue des films, mais de plus crée des films d'éducation et de propagande. A Munich, la « *Leo-Filmgesellschaft* » crée de son côté des films bons, religieux, divertissants. Au comité central de la jeunesse catholique de Düsseldorf il existe aussi une section cinématographique.

De semblables organisations travaillent également en Autriche et en Suisse.

On voudrait maintenant grouper ensemble toutes ces sociétés, pour faire avec de nombreuses petites entreprises une société unique et puissante. Le comité central éducatif des associations catholiques d'Allemagne s'occupe de cette question. On attend que la « *Leo-Filmgesellschaft* » prenne la direction du mouvement, car elle fait de nouveaux progrès, ainsi que l'a prouvé l'importance de son assemblée générale, tenue dernièrement ; le total de ses actions est monté de 40 000 à 200 000 marks. Cette année sa production s'est augmentée de cinq films.

La direction centrale estime qu'en Allemagne le nombre des personnes vivant directement du film atteint 45 000. Suivant elle, nous aurions 3 600 cinémas, avec 1 600 000 places, fréquentés en moyenne, chaque jour, par 900 000 personnes. Le prix moyen d'une place étant de 75 pfennigs, le chiffre total des entrées atteint annuellement 240 millions de marks ; celui des impôts sur les lieux de plaisir 40 à 50 millions de marks, et les locations de films environ 72 millions. La direction estime que sur ces 72 millions la part de locations payée par l'étranger atteint 50 %, par conséquent 36 millions de marks.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

---

laisser passer, une sortie particulière. Dans la crainte d'être écrasée, Gertrude Ederle dut constamment, au cours de son voyage au pays natal, éviter les grandes places ; de retour en Amérique, elle ne put se garantir du tumulte des manifestations qu'en se faisant protéger et isoler par des détectives. »

Le 6. 2. 21, *Das Neue Reich*, se plaçant au même point de vue, signalait déjà la mauvaise influence du cinéma : « Ce qu'était le *mimus*, comédie masquée dont la danse faisait presque tout le fond, pour la Rome païenne de la décadence, le cinéma l'est pour nos contemporains. »

(1) Mgr Bieler demande, en terminant, à ses prêtres d'exiger des directeurs de cinémas que chaque programme soit d'abord examiné par un prêtre au point de vue moral, et que la représentation elle-même soit surveillée par une personne de confiance. Si le directeur de cinéma ne tient pas compte de cette revendication, et si le prêtre est en droit de douter de la valeur morale de la représentation, il doit interdire du haut de la chaire l'assistance à ce cinéma. (Note de la *D. C.*)

Sermons et offices reproduits par T. S. F.

Déclaration de l'épiscopat allemand

Du *Kirchliches Amtsblatt für das Bistum Meissen* (30. 1. 27) :

Parmi les résolutions de la dernière Conférence des évêques réunis à Fulda, le *Bulletin ecclésiastique officiel du diocèse de Meissen* (1) extrait la décision suivante, relative à la question « Eglise et radio ». En voici la teneur : « En ce qui concerne l'Allemagne, il est bon de s'abstenir, jusqu'à nouvel ordre, dans l'intérêt de la *disciplina sacra*, de reproduire les offices divins et les sermons. Les concerts de musique sacrée peuvent faire l'objet de programmes de T. S. F., s'il ne s'agit pas des chants exécutés durant l'office divin lui-même. Du reste on donnera dans la suite, après plus longue expérience, des directives précises au sujet des autorisations relatives aux auditions religieuses et profanes. La participation des ecclésiastiques à des émissions de T. S. F. est soumise aux prescriptions de l'Ordinaire du lieu. »

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

La radio et les catholiques

Déclaration de S. Em. le card. Piffl, archev. de Vienne

Grâce à la technique de la radio, les hommes ont acquis un nouveau moyen de compréhension qui a, sur ce terrain, rejeté dans l'ombre toutes les inventions précédentes. Rapide et embrassant la terre entière, telle est la T. S. F. La technique moderne de la radio s'est mise, au moyen de la T. S. F., à la disposition de chaque particulier. « Radio », ce mot dont quelques-uns seulement avaient une idée claire, est devenu aujourd'hui, grâce à la T. S. F., un mot d'ordre de notre époque.

Comme toutes les inventions de l'esprit humain, la T. S. F. peut être une source de bien ou de mal pour les hommes. En ce qui concerne la T. S. F. on est particulièrement en droit de s'inquiéter à cause de sa mauvaise utilisation. La T. S. F. embrasse tous les domaines de la science et de l'art, car elle s'adresse à un auditoire qui s'étend de la grande ville jusqu'au plus petit village, de la vallée la plus profonde jusqu'au sommet de la plus haute montagne.

---

(1) Le diocèse de Meissen (Saxe), fondé le 2. 1. 968, détruit en 1581 par la Réforme, a été rétabli le 24. 6. 1921 pour remplacer le vicariat apostolique de Saxe, celui d'Anhalt et la préfecture apostolique de Lusace. Le titulaire actuel (1er de la nouvelle série et 42e de l'ancienne) est Mgr Christian Schreiber, ancien professeur au séminaire de Fulda, élu le 12. 8. 21. (Note de la *D. C.*)

Pour des milliers d'hommes, elle remplace le théâtre, l'opéra et la salle de concert, elle est un foyer scientifique, et, au sein même de la famille, un moyen de se distraire. Peu à peu, la T. S. F. se transforme en journal parlé et en agent de renseignements. Cette particularité fait de la T. S. F. l'un des plus importants éléments de culture de l'époque actuelle.

La pensée chrétienne a de tout temps marché avec le progrès. En face d'une nouveauté telle que la radio, qui a pénétré déjà si profondément dans notre civilisation et dont les racines s'enfonceront encore bien plus profondément, on ne peut prendre que deux attitudes : ou se tenir à l'écart et laisser à d'autres le soin de l'employer, ou exercer sur elle, en s'en servant, une influence déterminée. Or, l'esprit catholique n'a jamais su rester à l'écart. Cette dernière attitude est aussi à prendre en face de la T. S. F.

La population chrétienne ne peut pas laisser glisser de ses mains un moyen de compréhension tel que la radio, elle doit chercher à diriger la T. S. F. dans la voie qui conduit au salut de l'humanité.

Il vaut la peine d'empêcher que la T. S. F. autrichienne soit comme le monopole des adversaires de la pensée chrétienne allemande et devienne en leurs mains un moyen de propagande antichrétienne.

Que ces pensées servent de directives au mouvement chrétien allemand de la radio, qui s'est développé en Autriche depuis la fondation de la « Ravag ». Je salue et je reconnais l'activité de l' « *Oesterreichischer Radiobund* », qui est comme le point de rassemblement des amateurs et amis chrétiens allemands de T. S. F. Cette organisation solidement constituée a été créée par la Ligue du peuple catholique, de concert avec la Ligue des paysans de Basse-Autriche et de la Ligue industrielle de Basse-Autriche, pour lancer et diriger le mouvement chrétien allemant de la radio. Les fondateurs de cette organisation veulent que non seulement elle enrôle tous les amateurs possédant un appareil, mais encore qu'elle devienne, à cause de l'importance de la T. S. F. pour la pensée chrétienne, un centre de culture de tous les catholiques.

Il me semble que c'est un devoir de renforcer, par notre adhésion, les rangs de l' « *Oesterreichischer Radiobund* », et d'accroître le prestige de cette organisation par notre active collaboration. Partout où se trouve l'un de nous, fût-il seul, il faut qu'il déploie un grand zèle en faveur de la cause de l' « *Oesterreichischer Radiobund* ». Puissent les chefs de toutes les organisations chrétiennes allemandes avoir conscience de leur devoir sur le terrain de la T. S. F. : vu la diffusion mondiale de la T. S. F., nos catholiques qu'intéresse en Autriche la T. S. F. doivent se montrer résolus et actifs.

[*Reichspost*, 22. 7. 27. — Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Sermon de S. Em. le card. Faulhaber, archev. de Munich

L'*Augsburger Postzeitung* (14. 10. 27) reproduit cet extrait d'une homélie sur « *Predigt und Rundfunk* » prononcée à Munich par le cardinal-archevêque :

Il faut apporter une grande circonspection en ce qui concerne la T. S. F. Jusqu'à nouvel ordre, il n'est pas encore permis de l'utiliser pour la reproduction des sermons et des offices religieux ; cette restriction ne doit pas cependant entraver son développement. Il ne faut jamais suggérer l'idée qu'une audition de T. S. F. peut remplacer l'assistance au service divin et suffire ainsi aux obligations du dimanche, comme si la prédication constituait *le* service religieux du dimanche prescrit aux catholiques (1). Notre service religieux du dimanche est constitué seulement par l'assistance à la sainte messe. Un comité s'occupe actuellement du problème « Prédication et T. S. F. »

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Directives du Comité central des Associations catholiques

Lors de sa session de printemps, 31. 5.-7. 6. 26, le « Zentralbildungsausschuss der Katholischen Verbaende Deutschlands (Z. B. A.) » (Comité central de formation des Associations catholiques d'Allemagne), sur le désir des autorités ecclésiastiques, a traité le thème suivant : « Radio et éducation populaire ». Les directives données au cours de la réunion, qui dura plusieurs heures, ont été résumées par H. Ruster, de Bonn, dans *Das Neue Reich* (24. 7. 26), sous le titre « *Wir Katholiken und das Radio* », comme il suit :

Nous ne pouvons mettre la T. S. F. au nombre des moyens principaux de l'éducation populaire, celle-ci ayant pour but de perfectionner les facultés intimes de l'homme et de développer la culture vivante du peuple. Cependant, cette grande conquête de la technique peut servir à enseigner et à distraire agréablement ; mais il ne faut pas fermer les yeux sur les dangers que présentent des sujets d'audition aussi nombreux que désordonnés. C'est ainsi que l'éducation musicale de la jeunesse et du peuple peut souffrir de la répétition journalière et sans préparation des chefs-d'œuvre, sans parler de la musique de valeur bien inférieure qui fait partie de la même audition.

Parents aussi bien qu'éducateurs devraient savoir que cette initiation sans aucune fatigue aux chefs-d'œuvre de l'esprit — que le jeune homme ne devrait s'assimiler que par son propre travail, —

---

(1) Ce danger n'est pas chimérique en pays protestants, chez les calvinistes et les non-conformistes en particulier, qui réduisent le culte à son expression la plus simple et n'apprécient dans la religion que l'enseignement moral. Témoin cette note du *British Weekly* (11. 11. 26), que traduit le *Christianisme au XXe siècle* (« Eglise et téléphonie sans fil », 25. 11. 26) : « Le directeur d'une société anglaise de T. S. F. a répondu au reproche qu'on fait — moins fréquemment depuis quelque temps — aux services par T. S. F. de vider les églises le dimanche soir. « Aux » heures de culte, a-t-il dit, nous ne transmettons rien » qui ne vienne [qui vienne] des églises. »... « La fré» quentation de l'église, a-t-il demandé, est-elle pour un » certain nombre de personnes d'une nécessité si primor» diale qu'il faille priver de tout enseignement religieux » des centaines de milliers de gens qui jamais, au grand » jamais, n'entrent dans un lieu de culte ? » Il croit aussi que, lorsque la religion, dans sa pure essence, a été propagée grâce à la T. S. F., des hommes et des femmes qui se sont longtemps tenus à l'écart des églises commencent à en rapprendre le chemin. Ce ne sont pas les majestueux services des cathédrales, si familiers à leur enfance, qui touchent l'âme de ces multitudes perdues et les ramènent vers le christianisme organisé. En Amérique et, dans une large mesure, en Allemagne, les autorités de la T. S. F. ont adopté l'habitude anglaise des services du soir. » (Note de la *D. C.*)

comme aussi la quantité si considérable d'idées modernes souvent bien creuses, menacent de dissiper son âme et d'émousser ses facultés intellectuelles.

Il nous faut prévenir les associations catholiques du devoir qu'elles ont d'adapter leurs auditions au programme de leurs organisations. Les déceptions seraient inévitables, comme elles l'ont été pour l'exploitation du cinéma, et c'est la formation réelle des âmes qui en subirait les conséquences. La revue *Volkskunst* (Volksvereinverlag, München-Gladbach) s'est déjà occupée des rapports de la radio avec l'éducation populaire et elle continuera à faire connaître à ses lecteurs les déclarations des chefs d'associations.

D'autre part, les catholiques allemands doivent se garder de méconnaître l'influence exercée par la T. S. F. sur les masses. Il va de soi que les catholiques doivent, eux aussi, être au courant des auditions scientifiques et artistiques. Les directives du catholicisme allemand devraient être propagées par la radio, comme elles le sont déjà par la presse.

Dans quelle mesure la vie religieuse et ecclésiastique doit utiliser la radio, c'est aux autorités ecclésiastiques compétentes qu'il appartient de le déterminer : des directives sont déjà parvenues aux chefs d'associations, on peut en avoir connaissance par le Z. B. A.

Les catholiques doivent user de toute leur influence pour empêcher la T. S. F. de dégénérer, comme l'a fait en grande partie le cinéma. Les comités qu'on veut organiser en vue de surveiller les centres d'émission peuvent être un moyen d'obtenir des programmes non seulement irréprochables, mais encore d'une haute valeur morale et intellectuelle. Cela dépend aussi du choix judicieux des personnalités qui dirigent les centres d'émission. Bien que la T. S. F. ne soit qu'un moyen secondaire de l'éducation populaire, le « Zentralbildungsausschuss » a organisé un bureau, qui mettra en contact les autorités ecclésiastiques, les organisations catholiques et les centres de T. S. F.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Opinion du « Volksverein » suisse

Du Dr August Rüegg, dans les *Volksvereins-Annalen*, « revue des associations catholiques » éditée par le « Volksverein » suisse (mars 1927) :

Jusqu'à présent les catholiques n'ont pas d'opinion uniforme bien arrêtée à l'égard de la T. S. F. On trouve chez eux aussi bien l'enthousiasme sans borne que la méfiance la plus grande et la plus sceptique. Cependant, il semble que peu à peu ces deux tendances, optimisme exagéré et pessimisme extrême, vont faire place à une opinion moyenne, à laquelle on aboutira si l'on considère d'une façon tout à fait objective les avantages et les inconvénients de la radio.

Avantages (1).

Et d'abord, en ce qui concerne la T. S. F. comme moyen de publicité, il faut reconnaître que l'information par T. S. F., comparée par exemple à celle de la presse, est plus rapide, plus directe, mais aussi plus fugitive. Il est en outre hors de doute que la radio atteint des gens qui ne lisent jamais ni livre ni journal catholiques, et encore moins vont à l'église. Grâce à ces avantages, la T. S. F. est incontestablement un moyen de propagande très appréciable en faveur de la cause catholique, moyen que l'Eglise ne doit pas non plus mépriser et négliger ; car à côté de la propagande catholique ordinaire on peut en organiser une autre, intensive, grâce à la T. S. F.

Il faut au contraire que les catholiques s'efforcent, autant que possible, aussi bien à titre d'auditeurs que de conférenciers, d'habituer à leur participation les sociétés de T. S. F., afin que celles-ci prennent en considération, dans leurs programmes, la partie qui s'y intéresse du peuple catholique, au cas où les catholiques ne seraient pas encore parvenus à installer des postes d'émission de T. S. F. leur appartenant en propre. [...]

Inconvénients.

Dans certains pays, on néglige déjà de plus en plus, surtout en province, d'assister aux prédications catholiques, depuis qu'il est possible à n'importe quel amateur de T. S. F. d'écouter un orateur sacré en vogue dans la capitale. La trouvant sans intérêt, on négligera la prédication du village ; par suite, la préparation des sermons sera délaissée, on finira par ne plus trouver de prédicateurs pour la grande ville.

Il ne faut jamais perdre de vue que la T. S. F. n'est toujours qu'un « succédané », un « *Ersatz* », de la parole directe, elle ne la reproduit que bien affaiblie. Un jour viendra où la radio sera aussi démodée qu'un orchestrion ou un orgue de barbarie.

A l'esprit superficiel de notre époque, il faut précisément opposer le contrepoids de la religion, en développant la véritable vie intérieure de l'âme, ce que ne semble pas devoir faire la prédication par T. S. F. Les appareils de publicité ont une tendance à vulgariser et à affadir les choses, afin d'atteindre le public le plus vaste possible. C'est là aussi qu'est le plus grand danger de la T. S. F. : il est à craindre que son programme ne s'adapte de plus en plus aux instincts « les plus rudimentaires » de son immense auditoire.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

La T. S. F. au service de la propagande antireligieuse

Un scandale à Prague

De la *Kipa* (4. 6. 27) :

Prague. — Le *Den* annonce que parmi les auditions officielles de T. S. F. celles qui contiennent des attaques contre la religion catholique se multiplient d'une façon révoltante. Dernièrement, l'une d'elles contenait même des chansons infâmes contre la religion catholique et le clergé. Un « chanteur » tchèque fit entendre une chanson moqueuse qu'il nous est impossible de reproduire. Il y attaquait grossièrement le fameux couvent de Strahow (1),

(1) Sous-titres de la *D. C.*

(1) L'abbaye du Mont-Sion, à Strahow, près de Prague, a été fondée en 1140, grâce à Henri Zdik, évêque d'Olmütz, Jean, évêque de Prague, et au prince Ladislas II, par une colonie de moines venus de Steinfeld, près de Cologne. Elle possède les reliques de saint Norbert, une bibliothèque magnifique de 110 000 volumes, dont 1 200 incunables, des manuscrits précieux, dont un évangéliaire du VIe siècle, une galerie de tableaux de maîtres. (Note de la *D. C.*)

ainsi que l'Ordre des Prémontrés. Le journal en question demande si en Tchéco-Slovaquie tout est désormais permis contre l'Eglise catholique, pourquoi le Parti populaire catholique tchèque n'intervient pas, puisqu'il participe au Gouvernement, contre un tel abus dans l'usage de la T. S. F.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Antennes de T. S. F. sur les clochers

Interdiction du Gouvernement local de Prague

De la *Schoenere Zukunft* (21. 8. 27) :

Le Gouvernement local de Prague a publié un avis dans lequel il est dit qu'il reçoit sans cesse des requêtes émanées de personnes laïques et ecclésiastiques pour lui demander l'autorisation d'ériger des antennes de T. S. F. sur les églises, et en particulier sur les clochers. Pour raisons d'esthétique et de sécurité, le Gouvernement local interdit ce genre d'installation : la position verticale des fils d'antenne sur les clochers augmente en effet le danger de la foudre ; les perches des antennes nuisent de plus au caractère esthétique des églises.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Les événements de Konnersreuth

Ordonnance de la Curie épiscopale de Ratisbonne (1)

La Conférence de NN. SS. les évêques bavarois tenue cette année a pris la résolution suivante :

« Par le présent avis, les évêques de Bavière réunis en conférence à Freising (2) prient très instamment de ne pas porter de jugement définitif sur les événements de Konnersreuth (3) jusqu'à ce que l'autorité ecclésiastique elle-même ait formulé une décision à ce sujet et de s'abstenir de toute visite là-bas, comme l'évêque compétent l'a demandé dès le début. La presse est priée de publier cet avis. »

Par cette décision, les évêques n'entendent nullement prendre position au sujet des événements de Konnersreuth. Mais elle était nécessaire, afin de ne pas laisser s'organiser là-bas une sorte de pèlerinage avant que les faits ne soient accrédités par l'autorité ecclésiastique, et encore plus afin d'écarter à coup sûr la malveillance de ceux qui, se targuant de ce qu'ils avaient été à Konnersreuth, publiaient des rapports mensongers, parlaient avec la dernière incompétence de choses dont ils n'ont pas la moindre notion, répandaient des erreurs et insultaient les choses saintes et surnaturelles. Il n'était pas impossible que peu à peu, excités par de tels procédés, les gens n'en vinssent à se livrer à Konnersreuth à des excès de violence sauvage. On a paré maintenant à tous ces dangers, et si maints chrétiens sérieux et bien pensants s'imposent ainsi un acte de renoncement, leur sacrifice ne sera pas vain.

Pendant ce temps, l'enquête ecclésiastique a suivi, comme auparavant, sa marche tranquille et sûre. Entre autres moyens de contrôle, on a choisi quatre Sœurs Franciscaines de Mallersdorf, particulièrement aptes à ce travail ; elles avaient pour mission de s'assurer, grâce à une surveillance interrompue ni jour ni nuit pendant quinze jours, que Therese Neumann n'avait pris pendant ce temps absolument aucune nourriture, solide ou liquide.

Les Sœurs prêtèrent d'abord serment, devant un commissaire épiscopal, de remplir leur tâche aussi consciencieusement que possible et de suivre les prescriptions du médecin-chef, le conseiller de santé Dr Seidl, de Waldsassen, qui leur donna d'abord, à Waldsassen même, durant deux jours, des instructions spéciales. Elles commencèrent ensuite leur service de garde à Konnersreuth par un examen minutieux de la chambre de Therese Neumann. Cette dernière fut surveillée constamment par deux Sœurs ; elle fut pesée régulièrement ; l'eau dont elle se rinçait la bouche fut mesurée avant et après usage ; le sang coulant des blessures, ainsi que d'une légère entaille dans le lobe d'une oreille, fut recueilli et envoyé dans des laboratoires de l'extérieur pour savoir s'il s'agissait de sang rendu par suite de la faim. A ces précautions s'ajoutèrent encore d'autres examens chimiques. On employa ainsi plusieurs procédés, qui tous aboutirent au même résultat, à savoir qu'il n'y avait pas chez Therese Neumann la moindre absorption de nourriture (1). Entre temps, celle-ci, qui n'avait nullement maigri d'une façon sensible, n'était pas couchée continuellement sur un lit ; elle était au contraire ordinairement debout, restait dans sa chambre, allait à l'église ou dans la maison voisine (2). Tout à fait étrange apparut encore cet autre phénomène : malgré son jeûne absolu, à deux pertes de poids assez appréciables suivirent chez elle deux accroissements de poids à peu près égaux à ces deux diminutions.

Pendant ces quinze jours, le conseiller de santé Dr Seidl vint neuf fois à Konnersreuth pour contrôler les faits ; deux fois, il arriva à l'improviste pendant la nuit. Il amenait parfois avec lui M. le Dr Ewald, d'Erlangen, professeur à la Faculté.

Leur tâche terminée, les quatre Sœurs, dont la surveillance impeccable mérita d'être hautement louée par les médecins, prêtèrent à nouveau serment. Le rapport détaillé et volumineux de M. le conseiller de santé Dr Seidl, auquel M. le professeur d'Université Dr Ewald ajouta quelques lignes de sa propre main, forme avec le double carnet de notes quotidiennes des quatre Sœurs un ensemble de témoignages qui oblige de penser que l'examen dans un hôpital ou une clinique — examen qu'on avait envisagé au

---

(1) L'évêque de Ratisbonne (Regensburg), Mgr Franz Anton von Henle, est mort le 12. 10. 27 (cf. *D. C.*, t. 18, col. 947).

(2) Le siège actuel de Munich, érigé le 5. 6. 1817, avec le titre de Munich et Freising en archevêché, a été fondé en 718 ou 724 à Freising, ville de 10 000 habitants, en Haute-Bavière, sur l'Isar, ancien évêché souverain sécularisé, réuni à la Bavière en 1803. (Les notes sont de la *D. C.*)

(3) Konnersreuth, village du Haut-Palatinat d'environ 1 000 habitants, situé près de la frontière bavaroise contiguë à la Bohême, à l'extrémité septentrionale du diocèse de Ratisbonne, est proche de la petite ville de Waldsassen (4 850 habitants) à l'Est et de la ville d'Arzberg (Haute-Franconie, 4 073 habitants) à l'Ouest. Le couvent des Cisterciens de Waldsassen, dont Jean d'Ellenbogen était abbé en 1313, compta de nombreux mystiques.

---

(1) D'après le Dr K. Ried (*The Fortnightly Review*, 1. 10. 27), Therese n'a pris aucune nourriture solide depuis quinze mois et pas une goutte d'eau ou de liquide depuis Noël 1926.

(2) Au cours du dernier été, elle a aidé les maçons à construire le second étage de la maison paternelle en portant elle-même des briques.

début, mais qu'on reconnut impraticable — n'aurait pu donner un meilleur résultat.

La base scientifique ainsi acquise offre maintenant un terrain propice pour l'examen philosophique et théologique du phénomène.

Notre très digne clergé peut faire l'usage qu'il désire de ce qui précède. Il usera de son crédit pour empêcher de nouvelles visites à Konnersreuth. Un avertissement aussi pressant que celui de l'épiscopat constituera pour les catholiques un devoir de conscience.

[*Kipa*, 11. 10. 27. — Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Déclarations de Mgr von Hauck, arch. de Bamberg

Dans une allocution prononcée à l'occasion des grandes réunions catholiques tenues à Nuremberg le 7. 10. 27, Mgr Jakobus von Hauck, archevêque de Bamberg, a donné l'avertissement suivant :

Ces derniers temps, la question de Konnersreuth a fait l'objet de la plus vaste publicité. Les catholiques eux-mêmes s'en sont mêlés, trop, beaucoup trop. Ces phénomènes de Konnersreuth appellent-ils ou n'appellent-ils pas une explication surnaturelle ? Cela n'intéresse pas l'Eglise, qui n'a besoin [pour l'autorité de sa mission] d'aucune confirmation. C'est pourquoi je vous demande une chose : l'Eglise pèse longuement ces sortes de phénomènes, elle y apporte toute la prudence voulue, elle les étudie à fond avant de se prononcer ; je prie les catholiques de ne pas devancer son jugement. L'Eglise seule décide. Ecoutez l'avertissement des évêques bavarois ; ils ont parlé à Freising, tous pleinement d'accord. Usez de retenue, même s'il devait s'écouler beaucoup de temps avant qu'une décision soit prononcée.

D'autre part, l'Eglise peut exiger que Therese Neumann se comporte suivant ses instructions, qu'elle se soumette à un examen qui aura lieu à l'endroit, dans la forme et devant la commission déterminés par les évêques. L'obéissance envers l'Eglise est la pierre de touche de la mentalité catholique. J'espère que, même à Konnersreuth, on écoutera l'avertissement des évêques et qu'on fera tout pour écarter et empêcher les visites qui ne sont motivées que par un sentiment de curiosité (1).

[*Germania*, 8. 10. 27. — Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

---

(1) Sous le titre « *Die Besuche in Konnersreuth eingestellt* (Plus de visite à Konnersreuth) », la *Kipa* (18. 11. 27) reproduit, de source autorisée, le communiqué suivant : « L'ordonnance du vicaire capitulaire du diocèse de Ratisbonne interdisant toute nouvelle visite auprès de Therese Neumann à Konnersreuth a été, comme on le prévoyait, consciencieusement observée par Therese, ses parents et le curé de l'endroit. La *Grenzzeitung* [*Journal de la frontière*] de Waldsassen (n° 264, du 5. 11. 27) écrit : « M. le curé » Naber nous communique qu'il s'en tiendra strictement » au désir de l'Ordinariat et qu'à l'avenir aucune visite » n'aura lieu sans l'autorisation de l'Ordinariat de Ratis- » bonne... Konnersreuth obéira. » L'Ordinariat de Ratisbonne rejette les nombreuses demandes de visite à Konnersreuth. Les gens qui ne veulent pas tenir compte de l'ordonnance des évêques de Bavière ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils entreprennent un voyage inutile. A ce sujet, le cardinal Faulhaber a dit dans son sermon sur Konnersreuth que les gens doivent plutôt assister à la messe au lieu de faire un pèlerinage à Konnersreuth. »

Sermon de S. Em. le cardinal Faulhaber, archev. de Munich (1)

« Et Jésus dit à ses disciples : Des jours viendront où vous désirerez ardemment voir un seul des jours du Fils de l'homme. Et vous ne le verrez pas. Et l'on vous dira : Tenez, il est ici ; tenez, il est là. N'y allez pas, et ne courez pas après. »

Luc. XVII, 22-23.

La rumeur publique sur Konnersreuth ne veut pas s'apaiser... Au sein des familles, dans les tramways, sur le chemin du travail, durant les moments de repos, on ne fait qu'en parler, jusqu'à s'en lasser, avec cette volubilité de parole habituelle aux Munichois, tandis que dans la presse européenne la question intéresse des milieux de plus en plus étendus. Amour et haine, délicatesse et grossièreté, foi et incrédulité, ont leur mot à dire ici, et quelques-uns ne laissent pas passer l'occasion d'en tirer profit et d'exprimer à ce sujet leur haine contre l'Eglise. Quant aux évêques de Bavière, ils ont interdit le pèlerinage à Konnersreuth. « N'y allez pas, et ne courez pas après. » Mais les incroyants et ceux qui ne sont pas de Bavière ne se considèrent pas comme liés par la défense des évêques bavarois. Aussi ma conscience ne me permet-elle pas de me taire plus longtemps, et je me vois obligé de motiver à nouveau l'interdiction des évêques et de donner à mes chers diocésains, en sept points, sept clés pour la solution de l'énigme actuelle :

Foi aux miracles de l'Évangile. Possibilité de miracles au temps présent (2).

Premier point : Le Christ a opéré des miracles et promis à son Eglise la puissance miraculeuse de la foi. Un disciple du Christ doit donc, sans « si » et sans « mais », croire aux miracles de l'Evangile et croire aussi à la possibilité de miracles particuliers au cours de l'histoire de l'Eglise.

Le Christ a opéré des miracles. Il a commandé à la tempête de s'apaiser et il a lui-même marché sur les eaux comme sur un terrain solide. Il a guéri des malades et chassé d'âmes impures de méchants esprits. Avec un mot il a appelé des hommes à sa suite. Il a réveillé des morts, et lui-même est ressuscité. Le P. Kronseder, dans ses sermons sur l'Evangile de saint Luc, vous en parlera à l'église Saint-Michel. Oui, le Christ a accompli encore plus de miracles qu'il n'en est rapporté dans l'Evangile.

---

(1) Le cardinal-archevêque de Munich a traité, le 6. 11. 27, dans sa cathédrale, tout le problème de Konnersreuth. Comme l'écrit la *Kipa* (10. 11. 27), « plusieurs journaux ont reproduit un avis annonçant qu'il était question du transfert de Therese Neumann dans une clinique ; le sermon du cardinal contient quelque chose de bien plus grave, et les journaux catholiques rendraient service à la bonne cause si, après s'être fait l'écho des mille et souvent sensationnelles nouvelles sur Konnersreuth, ils voulaient bien communiquer aussi à leurs lecteurs les paroles si claires de l'éminent prince de l'Eglise ». Notre traduction suit le texte publié par le *Bayerischer Kurier* du 8 novembre 1927.

L'*Osservatore Romano* du 14-15. 11. 27 (« *I fenomeni di Konnersreuth* », correspondance de Munich du 12 novembre), la *Croix* du 18. 11. 27 (« La *stigmatisée* de Konnersreuth ») ont publié les sept points qui résument le sermon du cardinal.

(2) Les sous-titres sont de la *D. C.*

Le Christ a promis à son Eglise la puissance miraculeuse de la foi. Une foi sincère, dit-il (1), peut transporter des montagnes, et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : « En mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal. » (2) « Celui qui croit en moi fera encore des œuvres plus grandes [que moi]. » (3) Et de fait, le miracle marque le chemin historique de l'Eglise. Au début, il se produisit plus souvent, parce que les premiers messagers de la foi avaient besoin d'une confirmation plus forte de leur divine mission ; plus tard, il devint moins fréquent lorsque l'extension du royaume de Dieu apparut elle-même aux yeux de tous comme un grand miracle. Mais de temps en temps la main de Dieu a toujours continué d'intervenir d'une façon contraire aux lois ordinaires de la nature. Le Père continue toujours à se plaire en confondant d'une façon merveilleuse la sagesse du monde par la folie de la croix. Même aux femmes il a communiqué cette puissance miraculeuse de la foi, ainsi qu'il est rapporté, dans les Actes des Apôtres, des filles du diacre Philippe (4). Nous ne sommes pas obligés de croire à chacun des miracles dont il est parlé dans les légendes des Saints ; mais nous devons croire que la promesse de l'Evangile s'accomplit et qu'au nom de Jésus des miracles sont encore possibles de nos jours.

Vrais et faux miracles. Nécessité d'un examen.

Deuxième point : Le Christ nous a mis en garde contre les faux prophètes et les faux prodiges ; il a prédit par là qu'à côté des vrais miracles il y a aussi des miracles apparents. Nous devons donc examiner chaque cas particulier pour voir si le fait merveilleux est un miracle véritable ou un miracle apparent, et nous devons nous garder, en fait de miracles, aussi bien de la superstition que de l'incrédulité.

Vous connaissez les avertissements du Christ : « De faux Christs et de faux prophètes se présenteront à vous et opéreront de grands prodiges pour induire en erreur, s'il se pouvait, les élus eux-mêmes. » (5) « On vous dira : Tenez, le Christ est ici ; tenez, il est là. N'y allez pas, et ne courez pas après. » (6) Le Christ a donc prévenu, et prévenu à plusieurs reprises, de ne pas être crédule et de ne pas courir après toutes les histoires merveilleuses.

A côté des vrais miracles opérés par le doigt de Dieu, il y a donc des signes, des prodiges, des états de souffrance qui ressemblent au miracle, mais qui aux yeux de Dieu n'ont rien des vrais miracles : tantôt par prestidigitation ou illusion d'optique on opère devant les sens de l'homme quelque chose qui lui semble miraculeux ; tantôt, sans avoir l'intention de tromper, on fait intervenir des forces de la nature ou de l'âme humaine inconnues jusqu'à présent aux sciences naturelles et à la psychologie ; tantôt enfin, par l'intervention du démon, on obtient des prodiges ou on crée des états d'âme que nous ne pouvons nous expliquer naturellement. Dans chaque cas nous devons nous demander : Ce phénomène particulier appartient-il aux signes qui portent le cachet de Dieu, ou bien fait-il partie de ceux au sujet desquels il est dit : « Ne courez pas après » ? Dans chaque cas il faut que l'autorité compétente prenne le van de l'examen et sépare l'ivraie du froment.

(1) *Matt.* XVII, 19. (Les notes sont de la *D. C.*)
(2) *Marc.* XVI, 17-18.
(3) *Is.* XIV, 12.
(4) *Act.* XXI, 9.
(5) *Matt.* XXIV, 24.
(6) *Luc.* XVII, 23.

Cet examen n'est pas la manipulation indiscrète des œuvres de Dieu par des mains impures. Saint Jean nous avertit : « Examinez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu. » (1) A Lourdes on a installé un bureau des constatations spécial pour examiner séparément chaque cas de guérison, et nombreux sont les cas non reconnus miraculeux par ce bureau qui passaient déjà pour tels aux yeux de la foule. Le défunt évêque de Ratisbonne, qui avait autorité sur Konnersreuth et portait la responsabilité de cette affaire, avait voulu, longtemps avant la demande par l'opinion publique d'un examen scientifique du cas de Therese Neumann, que les parents de la jeune fille envoyassent leur enfant dans une clinique pour y être soumise à un contrôle médical sévère. Les parents s'y étant refusés, il n'était pas possible de transporter de force la jeune fille dans une clinique d'Université ; car aux yeux de la loi civile pareil procédé aurait constitué une atteinte à la liberté. Comme on suggérait à Therese qu'étant majeure elle n'était plus obligée d'en passer par la volonté de ses parents, elle répondit : « Le divin Sauveur a été soumis à ses parents jusqu'à l'âge de trente ans. » En conséquence, l'autorité épiscopale de Ratisbonne ordonna que l'examen se fît dans la maison paternelle.

Du côté ecclésiastique on souhaiterait encore aujourd'hui de nouvelles observations scientifiques et un nouvel examen sévère qui auraient lieu dans une clinique d'Université. Car il faut qu'il soit vérifié par la science médicale si Therese vit réellement sans prendre de nourriture et si les stigmates ne proviennent point de l'intervention d'une main humaine. Il faut que les savants en langues orientales vérifient si vraiment la jeune fille reproduit des expressions araméennes qu'elle n'a jamais entendues ni apprises par suggestion. Il faut qu'il soit vérifié si ses dires sur la mort future de certaines personnes se réaliseront. Lorsque ces faits auront été établis scientifiquement, alors, mais alors seulement, la science de la foi, en particulier la théologie mystique — qui est une science réelle aussi bien que la médecine, — pourra chercher l'explication des prodiges et l'Eglise pourra prononcer le dernier mot. L'Eglise ne veut pas seulement enseigner la foi au miracle, elle veut aussi se défendre contre la foi au miracle [contre la crédulité au faux miracle].

Sincérité et respect dans l'examen. Aucun excès de défiance ou d'espérance.

Le troisième point doit nous dire de quelle manière cet examen doit avoir lieu. L'examen d'un fait merveilleux doit se faire avec l'amour sincère de la vérité, avec le respect dû aux choses saintes, et par rapport au miracle sans convoitise aussi bien que sans appréhension.

Avec l'amour sincère de la vérité. Par conséquent, sans préjugés qui fassent porter le jugement avant de commencer l'examen. Pas davantage avec un entêtement ergoteur. Que de propos tenus ici ou là de nos jours ! Mais dans la discussion ce n'est pas l'amour de la vérité qui anime, c'est au contraire celui du triomphe : Voyez, j'ai eu raison ! Avec l'amour sincère de la vérité. Par conséquent, non pour gagner de l'argent, non pour recruter des

(1) *I Io.* IV, 1.

abonnés à un journal, non pour faire sensation dans le monde, non pour plaire au chef de l'entreprise ou pour contrarier une collègue. Ou encore notre vie intellectuelle est-elle à ce point émoussée et rendue sensuelle par le cinéma et la T. S. F. qu'elle ne soit même plus en état de goûter une vérité pure qui ne constitue pas en même temps une jouissance pour les sens ?

Avec le respect dû aux choses saintes. Que les événements de Konnersreuth soient ou non un miracle, ils se passent sur le terrain religieux ; or, un sanctuaire doit être foulé avec respect, non le chapeau sur la tête et le cigare aux lèvres ; on ne doit point amener les chiens dans les églises. Les pèlerins de Konnersreuth ont fait ce pèlerinage, sinon tous, du moins beaucoup, par pure curiosité. Jour et nuit la pauvre jeune fille était assiégée par une foule de badauds. Les étrangers qui fréquentent les villes d'eaux mondiales de Karlsbad et de Marienbad sont venus en auto le vendredi pour regarder la patiente, comme le soir du même vendredi ils regardent jouer une pièce au théâtre. Il se serait trouvé des brasseurs d'affaires pour transformer en théâtre la maison Neumann. On aurait versé des millions si Therese avait consenti à être filmée dans son état de souffrance et projetée sur l'écran des cinémas-palaces d'Europe. Il y a suffisamment d'hommes disposés à faire d'un délicat phénomène mystique le sujet d'un spectacle captivant ; ces hommes grossiers auraient été également capables de photographier ou de filmer le crucifiement du Christ sur le Calvaire ! C'est une honte, une grande honte, pour la civilisation contemporaine d'apprendre avec quel scepticisme et quelle crudité on parle et on se moque de ces événements, et comment cette question, qui pourtant n'a certainement rien à faire avec la politique, a été détournée au profit du programme politique d'un parti. Même celui qui n'est pas capable d'éprouver le respect est tenu aux convenances : « Ne jetez pas les choses saintes aux chiens. » (1).

L'enquête ne doit pas se faire avec le désir de trouver un miracle. Il existe une convoitise du miracle, comme une convoitise de l'eau [l'hydropisie], une aspiration maladive vers les choses extraordinaires, une application fébrile de l'oreille écoutant aux portes fermées. Le lever quotidien du soleil, la croissance et la maturité annuelles de la moisson sont aussi des phénomènes merveilleux, aussi sûrement que les lois de la nature sont, pour employer le langage de la Bible, les doigts de la toute-puissance divine. « Des jours viendront où vous désirerez ardemment voir un seul des jours du Fils de l'homme. Et vous ne le verrez pas. Et l'on vous dira : Tenez, il est ici ; tenez, il est là. N'y allez pas, et ne courez pas après. » Ces paroles du Christ sont aujourd'hui encore de circonstance, et elles nous prémunissent contre la recherche maladive des merveilles et des visions. Un jour, des gens vinrent trouver le Fils de l'homme et lui demandèrent de faire un miracle : « Nous voulons voir un miracle de toi. » Mais le Fils de l'homme accomplissait ses miracles suivant la volonté de son Père et non au commandement des hommes. Jésus « poussa un profond soupir », tellement cette recherche superficielle du miracle l'avait peiné, et « il les laissa là » (2). Il leur tourna le dos, et depuis lors ces gens-là se tiennent à l'ombre, parce que Jésus, la Lumière, s'est détourné d'eux. Hérode, lui aussi,

(1) *Matt.* VII, 6.
(2) *Marc.* VIII, 11-13.

attendit un prodige de Jésus et il fut déçu. « Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez pas ! » (1)

J'ai encore ajouté : Sans appréhension du miracle ! Sans convoitise du miracle, mais aussi sans appréhension ! Pas de superstition, mais aussi pas d'incrédulité ! Il ne faut pas dire d'avance : Ceci et cela doivent être un miracle ; mais aussi ne pas juger d'avance : Ceci et cela ne doivent pas être un miracle. La peur anxieuse du miracle se manifeste ouvertement dans la question de Konnersreuth ; on a une peur anxieuse de voir la religion confirmée par un miracle et la haine de la religion ainsi démasquée. Si l'âme de l'homme peut vraiment dominer à ce point le corps matériel, si des représentations spirituelles ou si les sentiments d'un homme religieux peuvent à ce point réagir sur le corps, on aurait là certes une nouvelle preuve de l'existence de l'âme. Si des professeurs de langues orientales, qui connaissent non seulement la langue écrite araméenne, mais aussi le dialecte araméen parlé, reconnaissent que cette enfant d'une école primaire du Fichtelgebirge reproduit des mots et des phrases araméens, il sera à nouveau démontré que l'Évangile, où nous lisons (2) : « Ils parleront de nouvelles langues », est une révélation surnaturelle de Dieu. Si vraiment elle ne prend aucune nourriture et si elle vit de la sainte communion, la doctrine divine du pain de vie serait à nouveau confirmée. Non, la peur du miracle, la crainte anxieuse de la vérité, ne doit pas intervenir dans l'examen d'un fait merveilleux.

Valeur apologétique des faits miraculeux en rapport avec leur but et les sentiments du miraculé.

Quatrième point : Des faits ou des états miraculeux ne sont une preuve en faveur de la foi que s'ils ont un sens et un but bons et si les sentiments intimes de la personne miraculée sont inspirés par Dieu. Même les miracles avérés ne forcent pas à avoir la foi si l'on ne veut pas croire.

Le miracle est et reste un don du royaume de Dieu et un fondement de la foi. Il n'est une preuve en faveur de la foi que si dans le langage des faits il est l'expression d'une pensée de Dieu et s'il a un but hautement moral. Si Therese Neumann porte le poids des nombreuses visites qu'elle reçoit uniquement pour que l'amour du Sauveur croisse dans l'âme de ses visiteurs ; si elle repousse d'elle-même la plus légère pensée de plaire aux hommes, de s'entourer d'une auréole de sainteté, de jouer, même de la manière la plus raffinée, un rôle ; si malgré tout l'émoi qu'elle provoque elle se détourne de tout ce qui est apparence et ostentation, alors sa mentalité intérieure a subi l'épreuve du feu : ses intentions sont pures, ses sentiments authentiques. Pendant sa maladie elle doit avoir entendu une voix : Veux-tu devenir bien portante ? Et elle a répondu qu'il lui était indifférent d'être bien portante ou malade ; elle était bien comme Dieu voulait qu'elle fût. Ces paroles expriment la belle harmonie qui règne entre son état de souffrance extérieur et sa volonté intérieure de souffrir. Sans doute, les limites qui séparent le naturel et le surnaturel sont souvent difficiles à préciser au moyen des mesures grossières de la terre, car les fines démarcations se distinguent à peine les unes des autres. Oui, une chose peut commencer

(1) *Jo.* IV, 48.
(2) *Marc.* XVI, 17.

dans l'esprit et finir dans la chair, débuter en Dieu et se terminer dans l'homme.

Il y a quelques années, on apprit que dans un couvent de Capucins de l'Italie méridionale un Père portait les stigmates du Christ. Déjà on commençait à venir en pèlerinage d'Allemagne et d'Amérique, plus que de l'Italie elle-même. Un médecin quitta Chicago uniquement pour voir le P. Pio (1) — trente heures de rapide en Amérique, dix jours de bateau et de nouveau quarante heures de chemin de fer jusqu'à Foggia — et pour examiner les stigmates en qualité de médecin. Pendant ce temps, la plus haute autorité ecclésiastique à Rome avait ordonné au P. Pio de ne plus quitter les gants épais qui laissaient libres seulement le bout de ses doigts. Le médecin me fit visite à Munich à son retour et me raconta : « Je n'ai pas vu les stigmates ; le Père m'a déclaré en toute simplicité : « Je regrette que vous ayez fait » un si grand voyage, mais vous comprendrez qu'en » qualité de religieux je dois obéir. » Cela m'a fait une plus profonde impression que si j'avais vu les stigmates de ses mains. » L'obéissance intérieure est plus précieuse que le miracle des stigmates extérieurs. La Mère du Sauveur a certainement enduré, au plus profond de son âme, la Passion de son fils comme jamais aucune autre âme, mais elle n'a pas porté les stigmates. Par l'union de son âme aux souffrances du Christ elle est devenue, même sans stigmates extérieurs, la Reine des martyrs.

Même les miracles avérés ne forcent pas à avoir la foi si l'on ne veut pas croire. L'Evangile nous raconte la parabole du riche débauché : le riche fut enseveli dans l'enfer et il implorait par delà l'abîme : « Père Abraham, dans la maison de mon père, sur terre, j'ai encore cinq frères. Envoie donc Lazare vers eux pour qu'il les avertisse et qu'ainsi ils ne se perdent pas. » Il reçut cette réponse : « Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne se convertiront pas même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts. » (1) Les messagers de Dieu proclament; en confirmant leur mission, les vérités de la Révélation. Quiconque n'écoute pas ces messagers de Dieu ne se convertira pas même si un miracle est opéré. Le Christ a devant de nombreux témoins fait sortir Lazare du tombeau, et pourtant tous n'ont pas cru en lui. Même les miracles tangibles ne forcent pas à avoir la foi si l'on ne veut pas croire. On peut voir et cependant ne pas croire.

Unique fondement de notre foi : les anciens miracles de l'Evangile.

C'est pourquoi le cinquième point est ainsi conçu : Heureux ceux qui ne voient pas et pourtant qui croient (2). Les anciens miracles sur le royaume de Dieu, qui portent visiblement le cachet divin, doivent suffire à notre foi.

La foi est la conviction des choses qu'on ne voit point (3). La foi ne commence à proprement parler qu'au moment où la vue cesse. Heureux ceux qui ne voient pas, qui ne sont pas témoins toujours de nouveaux miracles, et pourtant qui croient. Un des anciens miracles qui doivent nous suffire est le miracle de la résurrection du Christ, miracle qui resplendit au-dessus de nos tombeaux : « Une génération méchante et adultère demande un miracle : il ne lui en sera pas donné d'autre que le miracle du prophète Jonas » (4), c'est-à-dire le miracle de la résurrection du Christ d'entre les morts. Ce miracle des miracles, prouvé et certifié, doit suffire à notre foi. Un autre, parmi les anciens miracles, est le miracle de l'Eucharistie, qui brille sur nos autels. A la sainte messe le sacrifice de la Croix est renouvelé chaque jour d'une façon non sanglante. D'une manière mystique, invisible, la Passion de Jésus se renouvelle sur nos autels. Voyez, il y a ici plus qu'à Konnersreuth ! Heureux ceux qui ne voient pas et pourtant qui croient. Là continuent de saigner les blessures de Jésus, et nous pouvons puiser à ces sources éternelles de salut. Ceci nous amène au sixième point.

Le message de Konnersreuth : retour à la dévotion de la Passion.

Sixième point : Dès aujourd'hui, avant la sentence finale, un grand message et une grande grâce nous viennent de Konnersreuth : O hommes des temps modernes et de la détresse moderne, revenez à la dévotion envers la Passion du Christ.

La villageoise du Fichtelgebirge s'est vouée de toute son âme à la Passion du Christ, surtout le vendredi, jour consacré au souvenir de la Passion et à la dévotion à la Passion. Par compassion pour les souffrances du Christ elle a versé des larmes de sang,

(1) Le Saint-Office s'est occupé à diverses reprises du P. Pio da Pietrelcina, Capucin (*declaratio* du 31. 5. 23, *monitum* du 24. 7. 24, *comunicato* du 23. 4. 26, *comunicato* du 11. 7. 26). La *Revue d'ascétique et de mystique* (oct. 1923 et oct. 1924) résume comme il suit les deux premiers actes de la Congrégation Suprême :

« Les *Acta Apostolicae Sedis* ont publié dans leur numéro du 5 juillet [1923] (t. XV, p. 356) une déclaration du Saint-Office, datée du 31 mai, d'après laquelle, après enquête faite sur les faits concernant le P. Pio da Pietrelcina, Frère Mineur Capucin, habitant le couvent de San Giovanni Rotondo, au diocèse de Foggia, il ne conste pas du caractère surnaturel de ces faits. Les fidèles sont en conséquence invités à conformer leur attitude à cette déclaration.

» Les faits dont il est question étaient des phénomènes de bilocation, de cures réputées miraculeuses et de stigmatisation. Sur ces faits, comme sur la personne du P. Pio, dont la bonne foi et la piété sont hors de cause, ainsi que sur les enquêtes médicales dont il a été l'objet, de la part des docteurs Bignami et Festa, on trouvera d'intéressants détails dans un article du P. THURSTON, « *Pithiatism,* » *otherwise called hysteria ; some reflections on a notable* » *factor in mystical experience* » (*Month*, août 1923, pp. 97-108). »

« Les *Acta Apostolicae Sedis* du 1er septembre [1924] ([t. XVI,] p. 368) publient un *monitum* du Saint-Office, en date du 24 juillet, relatif à l'affaire du P. Pio da Pietrelcina, objet d'une déclaration antérieure. Il avait été alors déclaré qu'il ne constait pas du caractère surnaturel des faits allégués. Aujourd'hui, à la suite d'informations puisées à des sources plus nombreuses et dignes de confiance, le Saint-Office estime qu'il est de son devoir d'avertir, en termes encore plus graves, les fidèles de s'abstenir absolument de visiter ce religieux sous prétexte de dévotion et d'entretenir des rapports même épistolaires avec lui. »

Dans les deux dernières communications, le Saint-Office déclare condamnés *ipso iure* deux ouvrages parus à Rome chez Giorgio Berlutti et concernant le P. Pio : *Padre Pio da Pietrelcina,* avec préface de Giuseppe De Rossi ; *Giuseppe Cavaciocchi : Padre Pio da Pietrelcina.*

On peut lire sur le P. Pio, outre l'article ci-dessus indiqué du P. Thurston, une note de la *Schoenere Zukunft*, 27. 6. 26, p. 957.

(1) *Luc.* XVI, 27-31.
(2) *Io.* XX, 29.
(3) *Heb.* XI, 1.
(4) *Matt.* XII, 39.

elle est devenue une image vivante du Crucifié. Comme Paul elle n'a voulu connaître que Jésus crucifié (1), et comme Bonaventure elle a puisé, elle, l'enfant d'une simple école primaire, toute sa science au livre de la Croix (2). Comme un prédicateur muet, elle a par cet exemple, quel que soit le jugement final, conduit l'humanité de l'Europe au pied de la Croix du Christ et l'a placée dans les plaies du Christ, d'où ont jailli la délivrance et la réconciliation avec le Père. A l'occasion de la seule fête annuelle qu'elle a consacrée à une stigmatisation, le 17 septembre, l'Eglise demande « que grâce aux stigmates de saint François un siècle à la piété refroidie ranime et réchauffe sa dévotion envers la Passion du Christ » (3). Le message actuel de Konnersreuth est déjà ainsi conçu : Faites de nouveau assidûment le Chemin de la croix et réfugiez-vous dans les stigmates du Christ. Certes, il ne faudrait pas que le culte du Christ commencé à Konnersreuth se termine en culte de Therese. La défense des évêques bavarois s'exprime déjà en ce sens : vous pouvez pratiquer à la maison la dévotion envers la Passion du Christ sans faire de pèlerinage à Konnersreuth.

Patience et absence de soucis.

Septième point : L'Eglise ne prononce que très lentement le mot de miracle : aussi nous ne devons pas être précipités. Avec ou sans Konnersreuth, la foi de l'Eglise repose sur des bases uniformément solides ; aussi ne devons-nous pas nous préoccuper.

Les langues des hommes crient vite au miracle ; mais l'Eglise n'est sûre du miracle que quand les divers phénomènes ne peuvent s'expliquer par l'intervention des forces naturelles et des lois de la nature, quand ils dénotent ainsi d'une façon bien nette une origine supérieure. Dans les procès de canonisation, l'Eglise examine les miracles pendant des années, des dizaines d'années, et souvent pendant des siècles. Si vous parlez la langue de votre Eglise, vous ne devez pas porter sur Konnersreuth un jugement précipité. Même ceux qui sont allés là-bas et en sont revenus avec les impressions les plus profondes doivent reconnaître le sentiment des autres et ne pas faire pression sur eux. Konnersreuth n'est pas un dogme, et ceux qui n'y croient pas ne sont pas pour cela des hérétiques. Patienter et attendre l'heure du Seigneur est la vertu des pauvres êtres que nous sommes.

Avec ou sans Konnersreuth, la foi de l'Eglise repose sur des bases uniformément solides. Que la science, à savoir la médecine de concert avec la linguistique, la psychologie et la théologie mystique, nous donne ou non la solution du problème de Konnersreuth, que le dernier mot en cette affaire soit oui ou non, les miracles et les blessures du Christ ne peuvent en être affectés. Les miracles de l'Evangile ne pourront jamais s'expliquer naturellement, les principes de notre foi jamais être ébranlés. L'Eglise interdit les pèlerinages vers des vivants et jamais elle ne canonise quelqu'un pendant sa vie. Pour notre foi et pour les moyens de notre salut, même si le jugement sur Konnersreuth était négatif, il n'y aurait rien de perdu. Conservez la patience et le calme. Il y a lieu d'appliquer ici le mot de Gamaliel qu'on lit dans les Actes des Apôtres : « Si cette œuvre vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez l'anéantir. » (1) Avec ou sans Konnersreuth, notre foi repose sur un rocher.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

(1) *I Cor.* II, 2.

(2) Répondant à saint Thomas, qui l'interrogeait sur les livres où il puisait sa sublime doctrine, saint Bonaventure montra le Crucifix : « Voilà l'unique source de ma doctrine ; c'est dans les plaies sacrées que je puise mes lumières. »

(3) Collecte de l'office et de la messe.

L'émotion du grand public

De la *Schoenere Zukunft* (1. 10. 27) :

Le cas tout récent de stigmatisation dont est favorisée la fille d'un tailleur bavarois, nommé Neumann, soulève de plus en plus d'intérêt dans des milieux de plus en plus vastes. Presque tous les journaux ont rapporté et décrit le fait d'une façon détaillée (2).

Dans son cahier n° 29, année IX [16. 4. 27], pages 579[-580], *Das Neue Reich* a, lui aussi, publié quelques lignes à ce sujet, gardant, par ailleurs, la réserve motivée que vient de recommander fortement la Conférence épiscopale de Freising (3). Dans un

(1) *Act.* V, 38-39.

(2) Dès le 17. 6. 26, la *Croix* (P. P., « Un cas extraordinaire de stigmatisation ») donnait des détails très circonstanciés sur le cas de Konnersreuth ; un ecclésiastique de Rhénanie, connaissant très bien Therese Neumann et l'abbé Naber, « ecclésiastique d'une grande piété et très cultivé », s'appuyait, en racontant les faits, sur le témoignage du Dr Nothaft, professeur à l'Université de Munich, et annonçait le départ pour Rome du vicaire général, le Dr Schleglmann.

Le 5 août 1926, nouvel article de la *Croix*, avec la traduction d'une lettre longue, détaillée et très intéressante, de M. l'abbé Naber, et ces conclusions de P. P. : « L'affluence devient de plus en plus considérable. C'est ainsi que, dans la journée du 6 mai, plus de 2 000 personnes sont venues à Konnersreuth pour voir la protégée de la petite Thérèse. Et — ceci est pour nous très intéressant à constater — le culte de notre chère sainte de Lisieux, qui jouit de la faveur du monde entier, est particulièrement goûté des provinces catholiques de Rhénanie, du grand-duché de Bade et de Bavière. Comme les honneurs rendus, par suite des circonstances, dans certains pays étrangers, à Jeanne d'Arc et à d'autres saints spécifiquement français, ces manifestations nouvelles ne seraient-elles pas providentiellement destinées au rapprochement des esprits et des cœurs, en faisant connaître et estimer, malgré les contradictions, de populations catholiques faites pour la comprendre, la catholique France, qui est très spécialement, comme s'est plu à le constater le pape Pie XI, glorieusement régnant, la terre des saints ? A la différence des hommes, Dieu et ses saints ne semblent nullement se désintéresser du seul problème qui se pose, à l'heure présente, pour l'Europe, en face de tant de dangers : le rétablissement de la chrétienté. »

Depuis juillet et août, tous les journaux de Paris se sont occupés de Mlle Neumann : l'*Echo de Paris* (16. 7. 27), reprenant l'*Observer* de Londres, le *Journal* (28. 8 et 17. 9. 27), *Paris-Midi* (10 et 16. 9, 9. 10. 27), le *Petit Parisien* (15. 9. 27), la *Liberté* (15 et 19. 9. 27), le *Matin* (16. et 23. 9. 27), le *Rappel* (16. 9, 8. 10. 27), l'*Ere Nouvelle* (17 et 26. 9, 9. 10. 27), le *Quotidien* (25. 9. 27), l'*Intransigeant* (30. 9. 27), l'*Information* (2. 10. 27), le *Petit Journal* (18. 10. 27), le *Figaro* (15 et 16. 11. 27). La *Croix* y est revenue les 22 et 27. 9, les 18 et 23. 11. 27. (Les notes sont de la *D. C.*)

(3) Voir aussi les articles du Dr Carl Vogl, directeur du *Altoettinger Liebfrauenbote*, qui ont été reproduits en partie par la *Katholische Kirchenzeitung*, de Salzburg (5. 5. 27). Le Dr Vogl, ainsi que le professeur F.-X. Wutz, d'Eichstaett, le fameux commentateur des Psaumes, ont visité fréquemment Therese ; ils affirment l'un et l'autre sa sincère piété, la réalité des plaies, qui sont toujours fraîches et sans aucune trace de suppuration.

...ertissement pressant, les évêques demandent de ne ...s porter de jugement définitif sur les événements ... Konnersreuth jusqu'à ce que l'autorité ecclésias...que ait elle-même formulé une décision, et par ...nséquent de s'interdire toute visite là-bas ainsi ...e l'a demandé, dès le début, l'évêque compétent.

La presse catholique d'Allemagne a publié un ...ticle du Dr Georg Wunderle, professeur de théo...gie à Würzburg (1) ; cet article, dont l'impression a ... recommandée par les évêques, est intitulé « Prin...pes pour la solution du cas de Konnersreuth » ; il ...termine ainsi : « Quiconque examine sérieusement ... foule de questions qui s'accumulent autour du ... cas Konnersreuth », sans découvrir une solution ...aire, définitive, ne parlera pas certainement de ... miracle » et ne sera pas en droit d'exiger des gens ...rconspects une foi surnaturelle ; mais, d'autre ...art, il ne se contentera pas d'en donner à la légère ...ne explication facile, naturelle. Car, même pour en ...enir à cette dernière façon de voir, il faut déchif...er tant d'énigmes que, vraiment, l'on ne peut se ...spenser d'un travail vaste et approfondi. Il s'agit ... partie de faits absolument nouveaux qui s'offrent ... l'étude de l'observateur. A celui qui, aujourd'hui ...éjà, dominé par la gravité des événements extraor...inaires, croit au miracle, laissons la responsabilité ...e son propre point de vue ; aussi longtemps que ...Eglise ne s'est pas prononcée, il n'a pas le droit de ...ondamner ceux qui pensent autrement que lui. Quant ... l'Eglise, elle pèse et examine tout avec prudence. ... est grand temps, pour de vastes milieux catho...iques, de se souvenir de cette réserve de leur Eglise, ..., au plus fort de l'étonnement que leur causent les ...aits étranges qui entourent le « cas Konnersreuth », ...e modérer leur excès de foi et de zèle. »

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

...ttitudes opposées de l'Église et des mondains

Extrait du *Neues Reich* (29. 10. 27) :

Les journaux libres-penseurs et socialistes ont ...arlé en termes perfides et méprisants des événe...ments de Konnersreuth en les présentant comme une occasion d'exploitation commerciale par la famille Neumann et par l'Eglise. A cette attaque opposons le communiqué objectif de la revue protestante *Christliche Welt* (n° 19, du 6 octobre), dans lequel il est dit entre autres qu'il faut « reconnaître à l'honneur de la localité et de la famille Neumann qu'ils n'en ont pas fait une affaire d'argent ». La réserve des milieux ecclésiastiques officiels est également rappelée : « Lorsque l'évêque compétent (1) visita dernièrement la localité, il n'a pas été voir la stigmatisée et n'a pas publiquement parlé d'elle. »

Sans doute, dans d'autres milieux, on a essayé de faire des affaires ; on a publié à cette occasion des opuscules et brochures sans nombre, et l'Ordinaire diocésain a dû s'élever contre l'achat d'une partie d'entre eux ; on a même fondé un journal hebdomadaire particulier, la *Konnersreuther Zeitung*, qui prétend commenter au fur et à mesure les événements ; un film, « *Konnersreuth* », fut même tourné à cette occasion (2) ; et, à la foire d'octobre à Munich, on exposa une statue en cire représentant la malade Therese Neumann, détail qui prouve bien jusqu'à quel point de sottise certains en sont arrivés. Ajoutons enfin qu'un « poète », à la plume leste, a composé un « drame religieux en quatre actes » sur Therese Neumann. Autant de faits que l'on doit regretter vivement.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

(1) M. l'abbé Wunderle, docteur en philosophie et en ...héologie, est une autorité en philosophie et histoire de ...a religion. Sa brochure, *Die Stigmatisierte von Konners...euth : Tatsachen, Eindrücke und Erwaegungen* (71 pages), ... paru à Eichstaett à l'imprimerie du *Klerusblatt*. Le pro...esseur de Würzburg a examiné longuement Therese Neu...mann ; ses conclusions sont pourtant très réservées : à ses ...eux, le savant objectif et le théologien désintéressé doivent ...onclure tous deux à un *Non liquet* (A un plus ample ...nformé). Les stigmates sont réels, il n'y a ni fraude ni ...ystérie. Le Dr Wunderle incline pourtant vers une expli...ation naturelle. Dans des personnes prédisposées, faibles de ...corps et impressionnables d'âme, la méditation continue ...et intense de la Passion du Sauveur peut, sous l'influence ...de la grâce, sans pourtant faire intervenir nécessairement ...n miracle, produire des effets extraordinaires sur le corps. Tout au moins, on ne peut rejeter absolument la possibi...lité de pareille puissance de l'âme, bien qu'évidemment les ...limites de cette puissance n'aient point encore été déter...minées. Un état maladif, l'action de la grâce divine, une ...réalisation intense par l'âme de Therese des souffrances de Notre-Seigneur, voilà, au dire du Dr Wunderle, les trois ...acteurs qui expliqueraient sa stigmatisation. Du reste, ...ajoute-t-il, dans les mains de la Providence semblable auto-...suggestion peut devenir un moyen d'obtenir des résultats ...d'ordre spécifiquement religieux. Son explication, recon...naît-il, prête d'ailleurs le flanc à des objections sérieuses ...que la science actuelle est incapable de résoudre. (Cf. « *The Stigmatized Virgin of Konnersreuth* », dans *The Fortnightly Review*, 1. 7. 27.)

Opinion d'un écrivain de Bohême

De M. Oswald G. Bayer, d'Eger (3) dans le *Neues Reich* (16. 4. 27), sous le titre « *Das Maedchen von Konnersreuth* : La jeune fille de Konnersreuth » :

Au milieu de l'agitation de notre époque on a longtemps ignoré les événements dont fut témoin, le jour de Pâques 1926, la petite localité de Konnersreuth, près Waldsassen, sur la frontière bavaroise confinant à la Tchéco-Slovaquie. Ils ne trouvèrent place et créance qu'à partir du moment où les journaux eurent donné l'histoire de Therese Neumann, la jeune fille porteuse des stigmates du Sauveur en croix. Et l'on apprit ainsi que des stigmates de la jeune fille du sang coulait tous les vendredis.

L'émouvante passion de Therese Neumann (4).

Une immense curiosité s'empara aussitôt de notre monde, pourtant si pressé et bien qu'assourdi par le bruit des merveilles quotidiennes de la science — curiosité qui n'allait pas sans ce mélange d'incrédulité dont se munissent les hommes quand leur science ou leur savoir-faire ne peuvent leur donner la clef de certains événements. Une minorité pourtant — celle qui, en dépit d'un affairisme tumultueux, sait encore s'incliner devant les manifestations d'une puissance supé-

(1) Mgr Franz Anton von Henle, év. de Ratisbonne. (Les notes sont de la *D. C.*)

(2) *Paris-Midi* (8. 11. 27) annonçait que le théâtre de la Résidence, à Berlin, donnerait le 14 novembre la première représentation d'une pièce mettant en scène la vie de la stigmatisée de Konnersreuth : « Le nom de son auteur, conclut-il, n'est pas encore connu ».

(3) Eger, actuellement Cheb, sur la grande ligne Prague-Paris, est chef-lieu de district en Bohême et compte 27 524 habitants. Cette ville est contiguë à la frontière, toute proche de Konnersreuth.

(4) Les sous-titres des articles suivants sont de la *D. C.*

rieure — accueillit le message de Konnersreuth avec une telle allégresse que les échos railleurs et discordants qui éclataient de côté ou d'autre ne purent retenir le joyeux débordement de sa foi. A leur tour, ces fidèles voulurent contempler de leurs yeux ce que ni les savants ni les érudits ne pourront jamais expliquer aussi longtemps qu'ils ne verront dans l'ardent amour d'un cœur humain pour son Sauveur qu'un vulgaire état pathologique. Ils s'en allaient donc en troupes ceux qui, par les chemins de cette vie, ont trouvé dans leur foi un refuge et un soutien ; nouveaux pèlerins, ils se rendaient vers le petit village où la pauvre maisonnette du tailleur Neumann montrait son vieux toit d'entre les arbres qui verdoyaient au printemps. Le vendredi, dans la chambrette de la jeune fille, ils vivaient l'heure la plus émouvante de leur pèlerinage en ce monde. Devant eux, dans la plus effroyable souffrance, agonisait un être humain. Ils frissonnaient à la vue de ce visage tuméfié, de l'horrible pâleur qui le couvrait. Des yeux clos le sang coulait, sillonnant les joues blêmes d'une double traînée rouge ; sur la blancheur des draps du lit tranchaient — telles des roses dans la neige — les placards écarlates du sang vivant et chaud que laissaient échapper les plaies des mains et du côté.

Vous vous teniez là, étrangement bouleversé, au milieu de tous ceux qui entouraient la couche de Therese Neumann. Vos yeux, comme les leurs, contemplaient la terrible passion de cette enfant, étendue sans connaissance au milieu de ses coussins, le corps tout tremblant d'angoisse. Vous participiez à l'effroi de tous les assistants quand elle se redressait à moitié, étendait les bras dans une convulsion douloureuse, puis, retombant avec un profond soupir, joignait ses mains comme pour prier. Et vous pouviez encore entendre de faibles gémissements. Mais devant ce spectacle, pour peu que vos yeux ne fussent pas les seuls à regarder, pour peu que votre âme laissât tomber un regard dans cette étrange détresse humaine, vous compreniez qu'il y avait là un être tendrement abîmé dans l'émouvant martyre de son Dieu et qui revivait sur ses traces le chemin de la croix, depuis la montagne des Oliviers jusqu'au sommet du Calvaire, jusqu'à l'instant du dernier soupir... Votre respiration se faisait, elle aussi, moins oppressée quand vous voyiez la jeune fille respirer plus librement, s'affranchir peu à peu de sa souffrance, se laisser aller sur ses oreillers, puis entrer dans un sommeil qui répandait sur ses traits une paix profonde.

Les sceptiques en sont remués; les croyants y voient un message divin.

Des milliers de gens qui, après la fête de Pâques, s'étaient rendus à Konnersreuth plus d'un revenait l'esprit tout absorbé par ce qu'il venait de contempler. Il avait bien pu, incrédule et souriant, gravir l'étroit escalier qui menait à la chambre de la jeune fille ; armé peut-être de toutes les « explications » que nous offre le scepticisme moderne, il s'était joint à ceux qui entouraient le lit de la patiente ; mais aussi troublé qu'il s'était montré assuré, étrangement rêveur, il sortait de la maisonnette pour revenir au grand jour de la place. Non moins silencieux, il reprenait cette route où, quelques heures plus tôt, il cheminait en compagnie d'autres curieux, d'amateurs de sensations rares, de pèlerins pleins de foi, pour se rendre en cette paisible localité.

Les habitants du village se voyaient tout à coup submergés par un flot continu d'étrangers ; ils étaient comme étourdis par la clameur des jugements si divers qu'ils entendaient. A leur tour, ils se mêlaient aux inconnus, entraient avec eux dans la chambre de Therese Neumann et s'arrêtaient stupéfaits, comme s'ils la voyaient pour la première fois. Ils la regardaient avec d'autres yeux que par le passé. Mais, au milieu du fracas des opinions qui déjà s'entre-choquaient, ils ne tardaient pas à se reconnaître ; ils sentaient en effet qu'un message divin venait de s'affirmer dans les plaies de Therese Neumann. D'instinct, ils se méfiaient de tous ces savants, habiles à masquer leur ignorance, à édifier des théories qui, en fin de compte, ramenaient l'origine des stigmates à une piété excessive ; aussi n'eurent-ils garde de suivre les gens qui proscrivent de ce monde avec mépris toute manifestation miraculeuse.

Car, avec ses déchirements, notre époque se charge de donner des leçons à l'esprit qui, renonçant à la paisible intimité de la foi, s'élance dans le vide des jouissances effrénées et des plus folles convoitises. L'homme est devenu dieu, maître du monde ; plus sa puissance grandit, plus elle s'étend, et plus on s'imagine que la divinité se manifeste en lui. Au milieu de ce bruyant enivrement de l'humanité, alors qu'elle se croit prête à régner, Dieu envoie son message ; il se révèle tout sanglant sur le corps d'une jeune fille qui a conservé dans l'humilité la pureté de sa foi, la simplicité de son âme. Les croyants, qui se tiennent à l'écart d'un siècle tumultueusement idolâtre, s'inclinent avec émotion devant ce geste de la majesté divine. Mais, autour d'eux, ce sont les ténèbres. Depuis longtemps, pour la plupart des hommes, elle est brisée cette lampe, elle est éteinte cette flamme qui est seule capable de faire briller dans toute leur pureté les âmes des croyants. Aussi bien le flambeau que vit s'allumer Konnersreuth, au temps pascal, ne pourra-t-il jamais éclairer que ceux qui cheminent auprès de nous ou parmi nous (1).

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Exposé d'un Jésuite anglais

Du R. P. H[ERBERT] T[HURSTON], dans le *Month* (juin 1927), sous le titre « *The Latest Stigmatica* » :

Grâce à l'extrême obligeance du Rme Dom A. Hoeckelmann, O. S. B., abbé de Weingarten (Wurtemberg), nous avons pu prendre connaissance d'une intéressante série de brefs articles qui parurent dans un périodique catholique de Nuremberg, *Die Pforte* [*la Porte*]. Ces articles concernent Therese Neumann, la stigmatisée qui, en ces derniers temps, a si fortement occupé l'attention publique en Allemagne. L'auteur en est un privatdozent de l'Université de Munich, le Dr Johann Hollnsteiner. En décembre dernier, une occasion exceptionnellement favorable s'offrit à lui d'observer toutes les phases de la vision agonique de la Sainte Passion par Therese. Mais les faits sont également attestés par d'autres savants bien connus et des théologiens en vue. Rien ne permet de songer à la supercherie. Le seul point en litige est de savoir si les phénomènes observés sont ou non susceptibles de recevoir une explication purement naturelle.

---

(1) Nous profitons de cette occasion pour renvoyer nos lecteurs à la publication de JOHANNES MAYRHOFER, *Konnersreuth*. Cet écrit, le premier qui ait parlé des événements précédents, excita un si vif intérêt qu'il atteignit en peu de temps son quinzième mille (prix, cartonné : 0 mark 50, librairie Johannes Mayrhofer, Ratisbonne, Stahlzwingerweg, 23). (Note de l'auteur.)

ses maladives qui ont précédé les phénomènes. Résignation et piété de Therese.

Therese Neumann est une jeune campagnarde de ...nersreuth, village bavarois du Haut Palatinat. ...e est l'aînée d'une famille de dix enfants ; elle ...maintenant vingt-huit ans. Jusqu'à l'époque de la ...erre elle était forte et bien portante ; au printemps 1918, elle se livrait même au rude travail des ...mps comme domestique de ferme.

A cette époque, la maison où elle était employée ...t feu d'une manière accidentelle ; pour limiter ...endie, on requit toutes les personnes valides de ...mer la chaîne et de passer les seaux d'eau, de ...in en main, jusqu'aux bâtiments annexes qu'on ...ndait pour les préserver. Les trois heures passées ...ette pénible corvée rendirent Therese malade ; elle ...usait des douleurs dans la région lombaire (1). Elle ... se résigna pourtant pas d'emblée à mener la vie ...ne invalide. Au contraire, jusqu'à l'automne, ... fit de son mieux pour travailler et se livrait dans ...ferme à diverses occupations de moindre impor...ce. Une crise grave nouvelle survint néanmoins ...entraîna une paralysie ou, tout au moins, un état ...t semblable ; elle en devint infirme pour de bon ...lut garder le lit. En 1919, une affection des yeux ...développa et lui fit perdre la vue.

...ce qu'on rapporte, elle fit preuve, au milieu ... ces cruelles épreuves, d'une résignation admi...le ; c'était pourtant la ruine complète d'un ...jet qu'elle caressait : celui d'entrer en religion ...s un Ordre de Sœurs gardes-malades. Elle ne priait ...nt pour le retour de sa santé, mais, le 29 avril ...3, jour de la béatification de Sœur Thérèse de ...ieux — qu'elle avait toujours honorée avec une ...itable dévotion d'enfant — elle recouvra subite...nt la vue, contre toute attente. Elle n'en demeurait ... moins infirme et confinée au lit.

Deux ans plus tard, le jour de la canonisation de ...e même sainte Carmélite (17 mai 1925), comme ... semblait traverser quelque crise étrange, le prêtre ... la paroisse, son confesseur, fut mandé auprès ...lle. Il la trouva en extase, les yeux immobiles, ...is le regard vague, les mains étendues et la figure ...onnante. Quelques minutes plus tard, elle s'assit ...t à coup dans son lit, ce que, depuis six ans, elle ...t absolument incapable de faire. Elle déclara for...llement qu'elle serait maintenant capable de se ...er et de marcher ; sa mère constatait en effet que ...jambe gauche, qui avait été si longtemps fléchie ...s le siège, avait pris maintenant une attitude nor...le et se trouvait étendue comme l'autre. Cédant ... pressantes sollicitations de son confesseur, The...e expliqua ce qui était arrivé. Une douce voix lui ...it demandé si elle désirait guérir. Elle avait ...ondu qu'elle souhaitait seulement ce que Dieu ...lait. La voix lui dit alors qu'elle serait de nou...u capable de marcher, mais qu'elle ne serait ...lement affranchie de peines ni d'infirmités, qu'elle ... devait pourtant pas se décourager, quoi qu'il ...ivât. « Je t'ai déjà aidée et je t'aiderai dans ...enir. » Mais la souffrance avait son prix. « J'ai ...it », continua la voix, « que plus d'âmes ont été sauvées par la souffrance que par les sermons » (voir la lettre 6 de Thérèse de l'Enfant-Jésus).

Les quelques mois suivants furent en effet marqués par une grande amélioration dans l'état général de la patiente. Bien que faible, elle n'était plus confinée au lit. Mais, en novembre de la même année, une autre sérieuse maladie se déclara. On diagnostiqua une crise aiguë d'appendicite avec nécessité d'opérer le soir même. Tout fut préparé et le confesseur appelé. Therese lui demanda si, en raison du poignant chagrin de sa mère, il était permis de prier la Petite Fleur de la guérir sans opération. Sur la réponse affirmative de son confesseur, elle le fit et entra de nouveau en extase. Elle vit une brillante lumière, se dressa et tendit les mains vers elle, pendant que la voix lui disait de s'habiller et d'aller à l'église — distante seulement de quelques mètres de son habitation — pour y remercier Dieu de sa guérison. Quand le docteur la vit, il demeura confondu ; il put néanmoins constater que toute trace d'inflammation avait disparu.

L'apparition des phénomènes. Elle coïncida avec la Passion de l'année 1926.

Le mardi gras de 1926 trouva Therese de nouveau alitée et, quelque temps après, du sang se mit à couler de ses deux yeux. Notons cette coïncidence plutôt curieuse que, peu de temps avant, le cas d'Elena Ajello — qui fut médicalement étudié par le prof. Bianchi de l'Université de Naples — avait été fort discuté dans les journaux catholiques. Des larmes de sang formaient une des caractéristiques les plus frappantes des extases d'Elena. Bien que nous ne prétendions nullement insinuer que Therese ait imité frauduleusement, ou d'une manière consciente quelconque, l'extatique italienne, toute la question de la suggestion est tellement mystérieuse et l'action de l'esprit sur le corps est de nos jours encore si imparfaitement étudiée que nous ne pouvons pas absolument exclure toute influence éventuelle de ce genre.

Avant le dimanche de la Passion, sans cause apparente, il apparut au côté gauche, dans la région du cœur, une plaie qui, par moments, saignait abondamment, mais ne suppurait pas. Ce fut seulement dans la journée du Vendredi Saint que la situation atteignit son acmé. En ce jour, Therese vit se dérouler, comme dans une vision, toutes les scènes de la Passion de Notre-Seigneur et, de même que beaucoup d'autres stigmatisés, elle les vécut en quelque sorte dans sa propre personne, éprouvant sur les 3 heures toutes les affres d'une véritable agonie. Elle ressentait en outre des souffrances cruelles dans ses mains et dans ses pieds et, depuis lors, ses mains et ses pieds portent des traces de plaie ; à l'état normal, une croûte brunâtre les recouvre, mais dans les semaines où Therese tombe en extase le vendredi, ces plaies s'ouvrent et laissent couler un sang rouge clair, du type artériel (1).

Au premier anniversaire de la canonisation de sainte Thérèse de Lisieux (17 mai 1926), puis le 30 septembre, elle entendit la même voix mystérieuse l'exhortant à supporter patiemment la foule des visiteurs qui venaient, mais aussi à se préparer pour de nouvelles souffrances ; en même temps elle devait

---

(1) D'après M. l'abbé K. Ried, « on n'a pas précisé la ...die qu'elle contracta à cette date. Quelques médecins ...èrent d'une maladie nerveuse, causée par la peur ; ...tres d'une lésion dans la partie lombaire de la moelle ...ière. Malheureusement on ne prit aucune radiographie ...son état » (cf. *The Fortnightly Review*, 1. 10. 27). (Les ...s sont de la *D. C.*)

(1) Depuis le 19. 11. 26, elle porte aussi trois blessures à la tête, en forme de couronne d'épines. Les blessures s'ouvrent régulièrement tous les vendredis, sauf durant le temps pascal, habituellement à une heure du matin.

veiller attentivement à ne rien perdre de cette humilité et de cette simplicité enfantine qui plaisent tant à Dieu. D'après les récits que nous avons lus, il semble que Therese s'applique exactement à suivre ces avis. A tous ceux qui l'ont vue et qui ont causé avec elle, elle laisse l'impression d'une piété simple, inaffectée, et d'un oubli complet de sa propre personnalité.

Les constatations matérielles d'un médecin.

A sa première visite, le jeudi 9 décembre 1926, le Dr Hollnsteiner trouva la patiente si faible et dans un tel état de prostration qu'il n'espérait guère assister à une nouvelle manifestation de ces scènes de la Passion qui se produisaient habituellement le vendredi. Mais, le lendemain matin, 9 heures, il fut de nouveau reçu et trouva Therese couchée dans son lit, la face pâle, les joues teintes du sang qui s'était écoulé de ses yeux et de son front. La plaie du côté avait été recouverte par une pièce de pansement épaisse d'environ 18 mm. ; le sang l'avait pourtant complètement traversée et l'on en voyait des traces sur la chemise de nuit. Selon toute apparence, Therese était inconsciente de ce qui se passait autour d'elle. Les visiteurs entraient et sortaient. Il y avait de quinze à vingt personnes à la fois dans la chambre.

Tout à coup la stigmatisée se redressa dans une attitude qui semblait presque impossible à conserver — à demi étendue, à demi assise, — elle regardait, bien que les yeux fermés, vers quelque objet, droit devant elle ; en même temps elle étendait ses mains comme pour le saisir et une angoisse violente se peignait sur ses traits. Cet état dura sept à huit minutes, puis Therese retomba épuisée sur son oreiller. A en juger par son gémissement, elle avait repris conscience de ses propres souffrances physiques ; elle était même redevenue capable de répondre à une question ou deux de son confesseur ou de ses parents. Après un court intervalle elle retomba en extase pendant que la seconde phase de la Passion se déroulait devant sa vision mentale. Ces alternatives se répétèrent jusque vers midi moins le quart ; à ce moment débuta une longue extase qui dura jusqu'à 1 h. 1/2, temps pendant lequel Therese voyait le Sauveur suspendu à la Croix. La scène se termina seulement avec l'agonie et la mort du Sauveur ; à ce moment Therese était retombée à plat, comme privée de vie.

Le reste d'une pareille journée, elle ne donnait, pratiquement parlant, aucune attention à ce qui se faisait autour d'elle. Elle passait le temps en de tendres colloques avec Notre-Seigneur ; souvent elle s'exprimait à haute voix et le priait de lui donner encore plus à souffrir pour son amour, mais de telle sorte que ses souffrances fussent ignorées des hommes. Si étrange que le fait puisse paraître, elle dort généralement bien la nuit suivante (le reste du temps elle dort à peine deux heures) et c'est le samedi matin qu'elle est le mieux ; son extérieur ne manifeste alors aucune trace de la terrible épreuve qu'elle vient de subir moins de vingt-quatre heures plus tôt.

Avec lui, faut-il conclure à l'origine surnaturelle des faits ?

Bien que très simple et dépourvue de toute affectation, Therese est loin d'être sotte et fait souvent des réponses fort topiques à ses questionneurs. Un docteur lui disait que ses visions et ses hémorragies étaient simplement la conséquence de ses continuelles méditations sur Jésus-Christ et sa Passion ; elle aura répondu : « Soit ; mais, dans ce cas, vous feriez bi[en] de ne pas être trop intime avec le diable, sino[n] vous finirez par vous découvrir une paire de cornes. »

Par la note d'un journal, *Der Oberschwaebisch[e] Anzeiger* du 13 mai 1927, nous apprenons que l[es] manifestations se sont renouvelées durant le derni[er] Carême et la dernière Semaine Sainte, et même av[ec] une intensité encore plus accusée. Le Vendredi Sain[t] quatre professeurs étaient auprès du lit de Therese ; un d'eux, à ce qu'on dit, était venu de Rome s[ur] le désir exprès du Saint-Père. La série des vision[s] comprit cette fois l'embaumement et l'enseveliss[e]ment de Notre-Seigneur. Non seulement les fac[es] dorsales, mais les faces palmaire ou plantaire d[es] mains et des pieds de Therese saignaient abondam[]ment ; ces plaies furent bientôt après recouvertes p[ar] une peau fine et transparente. Le Vendredi Sain[t] elle semblait mourante, mais, dans l'après-midi d[u] Samedi Saint, elle stupéfia les professeurs en [se] levant, faisant une visite à l'église et allant ensui[te] les voir au presbytère avec toutes les apparenc[es] d'une bonne santé. Le lundi de Pâques, elle assi[s]tait à la grand'messe et y recevait la Sainte Comm[u]nion (1).

L'auteur qui a rédigé une ardente introduction au[x] articles de *Die Pforte* semble convaincu que les ph[é]nomènes sont d'origine surnaturelle. Il insiste s[ur] le fait que les cas de stigmatisation et autres d[u] même genre se sont multipliés de nos jours. Po[ur] un, dit-il, que le public connaît — tel celui de Th[e]rese Neumann, — il en est beaucoup dont il n'[a] jamais parlé, sinon aux confesseurs et aux supérieu[rs] ecclésiastiques. On cite la déclaration d'un religie[ux] prêtre qui aurait dit connaître personnelleme[nt] quatre faits contemporains de stigmatisation et q[ue] le monde ignorait complètement.

Nous sommes convaincu pour notre part que c[es] phénomènes augmentent de fréquence ; mais no[us] ne nous croyons pas obligé d'admettre avec l'aut[eur] que cette circonstance doit être nécessaireme[nt] regardée comme une protestation divine contre [le] matérialisme de notre époque. Il ne faut pas oubl[ier] qu'on parle et qu'on écrit sur ces questions bea[u]coup plus qu'on ne le faisait au siècle dernie[r] ; d'autre part, les autorités médicales les plus ém[i]nentes semblent penser que le bruit ainsi fait p[eut] ne pas être sans influence sur des gens faciles [à]

---

(1) Une dépêche de Berlin du 29. 9. 27 à la « Trans[al]pine » nous fait part d' « une nouvelle expérience ét[on]nante » : « Mlle Therese Neumann a été soumise à u[ne] nouvelle expérience importante de la part d'une commissi[on] d'enquête composée de membres de la Faculté médicale [et] théologique de Erlangen. Voici comment ont procédé [les] enquêteurs :

» Hier, pendant que Therese Neumann était en ext[ase] et avait les yeux fermés, on fit projeter sur elle les ray[ons] d'une lampe à arc de la force de plusieurs milliers [de] bougies. La stigmatisée ne fit aucune réaction.

» Soudainement, et malgré les précautions prises par [les] médecins pour éviter l'événement de se produire, Mlle N[eu]mann rouvrit ses yeux tout grands, de sorte que la lumi[ère] intense frappa en plein ses prunelles.

» On demande à la jeune fille :

» — Avez-vous vu une grande lumière ?

» — Non, répondit Therese. [Le] Christ est mort et [le] soleil s'est obscurci.

» Les médecins examinèrent immédiatement après [les] yeux de la stigmatisée : ils ne portaient la trace d'auc[une] lésion, bien que, d'après eux, la lumière de la lampe à [arc] aurait suffi à déterminer [une ophtalmie] ou tout au mo[ins] à blesser les nerfs optiques de n'importe quelle personn[e.] » (Cf. *Intransigeant*, 30. 9. 27.)

suggestionner. C'est comme la manie des sorcières. Plus vous parlez de sorcières, plus il y en a. Notons aussi qu'en conséquence de la plus grande habileté des médecins de notre époque à conserver la vie des débiles notre génération est devenue plus névrosée que celle de nos aïeux.

Nos contemporains ont cependant de l'hystérie une idée plus large que dans le passé ; on la regarde non plus comme une tare morale, mais comme une maladie, de même que le bégaiement, capable de s'associer à une vertu élevée aussi bien qu'à une timidité scrupuleuse. Il va de soi que, si l'autorité ecclésiastique déclare que les phénomènes en cause sont de nature miraculeuse, les catholiques sincères accueilleront sans réserve une pareille décision ; mais la tendance actuelle de Rome est de considérer ces faits non sans quelque méfiance et d'observer à leur égard une extrême prudence. Il est intéressant de noter certains points de ressemblance entre les phénomènes présentés par Therese Neumann et son homonyme anglaise Teresa Higginson (1).

[Traduit de l'anglais par la *D. C.*]

Récit d'un prêtre bavarois

Du Dr K. Ried, de Neumarkt (2), dans *The Fortnightly Review*, de Saint-Louis (1. 10. 27) :

Comme nous désirions voir Therese hors le temps de ses souffrances, nous sommes allés à Konnersreuth un jeudi [28 juillet], vers 3 h. 1/2. Près de la maison Neumann nous avons trouvé assemblés des prêtres et des laïques en assez grand nombre. Le curé du village, qui sortait de voir Therese, nous dit que probablement nous n'aurions aucune chance de voir aujourd'hui la jeune fille, trop fatiguée à la suite d'un sévère examen de trois longues heures, le matin, par le professeur Ewald d'Erlangen, et d'un commencement d'incendie dans sa chambre, découvert et éteint à point nommé. Une des religieuses avait oublié de fermer le courant électrique en communication avec son chauffe-lit ; l'oreiller et le dessus de la literie avaient pris feu, répandant une odeur désagréable.

Visite à Therese le jeudi.

On se demandait quoi faire quand soudain une voix s'écria : « La voilà qui sort de chez elle ! » C'était en effet Therese, soutenue par une de ses jeunes sœurs, se dirigeant vers le presbytère. Environ cent vingt personnes étaient à la porte de celui-ci quand elle y arriva. Elle leur dit : « Ne courez pas après moi ; allez à l'église, où se trouve Notre Sauveur. »

Mais la foule essayait de forcer l'entrée du presbytère ; après quelques hésitations, le curé décida de laisser entrer seuls les prêtres et les religieuses et demanda aux laïques de rester dehors. Bientôt après, sur l'ordre du curé, Therese sortit et montra ses mains à la foule. Quand elle rentra au presbytère, quelques-uns des prêtres qui se tenaient là purent l'approcher et lui parler. Elle leur raconta comment le feu prit dans sa chambre et comment les quatre religieuses qui avaient passé deux semaines avec elle avaient dû la quitter. A chaque question elle donnait une réponse appropriée. Puis elle montra les blessures de ses mains en enroulant les mitaines qui laissaient libres les extrémités de ses doigts. Au sommet de la main on voyait sur une étendue semblable à celle d'une petite pièce de monnaie comme l'impression d'un bâton de cire à cacheter. A l'intérieur de la main, les blessures étaient plus petites, mais plus profondes ; elles ne pénétraient pourtant pas la main de part en part. Ses mains ressentent une souffrance quand elles subissent une pression ; aussi porte-t-elle des gants. Il en est de même de ses pieds : elle marche sur ses orteils ou sur ses talons. Nous sommes tous convaincus qu'il n'y a aucune feinte chez cette jeune fille et très certains qu'elle ne provoque pas volontairement ses plaies. L'intérêt que le public prend à elle lui est très désagréable ; il lui cause, comme à sa famille et à son curé, une quantité d'ennuis et d'embarras.

La scène crucifiante du vendredi.

Nous sommes retournés à Konnersreuth le lendemain matin (vendredi). A notre arrivée à la maison Neumann, cent personnes environ étaient présentes ; un policier laissait entrer sept par sept les visiteurs dans la chambre où Therèse était couchée, subissant sa passion. Les sept personnes admises restaient une minute, puis étaient renvoyées, et pourtant la foule, au lieu de diminuer, allait toujours grossissant. Des visiteurs arrivaient de toutes les directions, à pied, en automobiles, en motocyclettes, en bicyclettes, en camions. Deux chars à bancs amenaient d'au delà la frontière toute proche de Bohême de nombreuses pèlerines. Elles portaient des bouquets à l'intention de Therese, qui aime beaucoup les fleurs, mais n'accepte jamais d'argent. J'estime à cinq cents visiteurs au moins ceux qui sont venus ce vendredi 29 juillet. Beaucoup pleuraient en partant, et le plus grand nombre se rendaient à l'église du village pour prier.

A 11 heures moins le quart, on admit en présence de Therese les prêtres et religieux venus à Konnersreuth ; c'est à cette heure qu'il est le plus intéressant d'observer la chaste enfant au milieu de ses douleurs ; elle est arrivée dans ses visions aux dernières scènes de la Passion. Quand je fus introduit, le curé expliquait qu'elle contemplait à ce moment la crucifixion. Elle était assise dans son lit les bras étendus, souffrant évidemment de grandes douleurs, ses jambes tremblant sous la couverture. La toile blanche qui enveloppait sa tête était complètement tachée de sang. Des larmes de sang coulaient de ses yeux avec une telle abondance qu'elles formaient deux longues raies sombres du haut en bas de ses joues. Le professeur Ewald était assis près du lit, observant attentivement le fait merveilleux dans chacune de ses phases. La scène se renouvelle chaque vendredi. Dans l'après-midi les douleurs disparaissent, et Therese repose ; le samedi matin elle se retrouve dans l'état où nous l'avions vue tout d'abord le jeudi.

Par un contraste étrange, pendant que la pauvre fille souffre ainsi une agonie, en bas de l'escalier une foule bruyante attend, les autos ronflent et cornent, un ouvrier donne des coups de marteau sur le toit, car on ajoute à la maison Neumann un second étage, la maison ne comprenant jusqu'ici qu'un étage et un rez-de-chaussée.

Des efforts répétés, mais inutiles ont été faits pour guérir les plaies de Therese ; les médicaments employés n'ont fait qu'augmenter les souffrances, qui

---

(1) Sur cette stigmatisée, voir *Teresa Helena Higginson, 1844-1905*, par Cecil Kerr, chez Sands et Cie et B. Herder Book Co, 1927. (Note de la *D. C.*)

(2) Ville de 6 500 habitants, chef-lieu de cercle dans le Haut-Palatinat entre Nuremberg et Ratisbonne.

ne se sont arrêtées que quand on a abandonné toute médicamentation. Le 17 mai de cette année, Therese, qui entend la messe tous les jours, s'était cachée derrière le maître-autel de l'église paroissiale pour éviter d'être l'objet de l'attention du public ; soudain elle entra en extase durant le Saint Sacrifice et à travers ses gants apparurent brillants et lumineux ses stigmates à toutes les personnes présentes. Le maître d'école du village la photographia aussitôt, et le cliché montre autour de ses plaies un halo perceptible. Un homme peut s'illusionner, mais une plaque photographique ne représentera pas de la lumière là où il ne s'en trouve pas. On ne possède qu'une photographie de ce fait extraordinaire, parce que le maître d'école a promis à Therese de n'en donner aucune copie sans sa permission, et celle-ci n'a aucun désir qu'on la répande. Quelques personnes ont essayé d'expliquer cette photographie par un défaut inhérent au cliché ; pour quiconque connaît la photographie, cette explication prête à sourire (1).

[Traduit de l'anglais par la *D. C.*]

Impressions d'un littérateur

De M. Hermann Bahr (2), « *Der Zauber des Maedchens von Konnersreuth* (Le charme issu de Konnersreuth) », dans *Der Neue Wiener Journal*, « *Tagebuch* (Notes du jour) » (4. 9. 27) :

Attirance invincible des incroyants vers les prodiges de Konnersreuth.

L'incroyance ne met pas à l'abri de la passion du merveilleux ; scepticisme et superstition s'entendent parfois très bien ensemble. A chaque pas nous foulons des prodiges : « Tous, nous tâtonnons au milieu des mystères et des prodiges ; nous plongeons tous dans le pur merveilleux », dit Gœthe. Quand nous considérons quelle faible part de notre existence est le fruit de notre activité propre, quelle somme de biens ou de maux nous échoit à l'improviste, combien la vie s'entend à déjouer toutes nos prévisions, nos calculs les plus précis et bien souvent, jusqu'au suprême assaut du meilleur de nos forces, nous finissons par nous réconcilier avec notre destin ; nous vantons même notre bonheur si, en fin de compte, nous sommes parvenus à entremêler d'un ou deux fils d'or la trame d'une existence qui s'imposait à nous d'une manière inexorable.

Toutefois, à l'égard du merveilleux, l'homme « cultivé » se montre sceptique, et Gœthe lui-même prend un ton railleur : « Jadis tout le monde croyait aux prodiges ; de nos jours, personne n'en veut plus entendre parler. » On pourrait ajouter : Moins nous voulons entendre parler de prodiges, nous, les enfants de l' « *Aufklaerung* » (1), plus violent est le secret désir des hommes — notamment des incroyants, de ceux-là mêmes qui font grand bruit de leur incroyance — de rencontrer des prodiges dans le présent, sous leurs propres yeux, prodiges qu'ils pourront toucher du doigt et qui couvriront de honte l'orgueil de la raison. Etre forcé de croire l'incroyable, tel est, semble-t-il, le vœu le plus intense des incroyants.

Cet état d'âme explique l'attirance de la jeune fille de Konnersreuth, Therese Neumann ; on croirait à une résurrection de Katharina Emmerich. Ce sont surtout des incroyants que ce « miracle » émeut et attire avec une puissance presque magique. Bien plus, des journaux qui ne sont nullement croyants, encore moins catholiques, qui, en d'autres temps, montraient tout au plus une certaine condescendance pour le catholicisme — en tant que vestige du passé allemand — ou ne le traitaient avec certains ménagements que par égard pour les femmes, eh bien! ce sont justement ces journaux qui se montrent insatiables de récits concernant le prodige inattendu ; reconnaissons du reste qu'ils se comportent à cette occasion avec un sens des réalités et une impartialité auxquels les catholiques de jadis n'étaient nullement habitués. Il est peut-être permis de déplorer en silence qu'un événement si rare, si discutable, bien que nullement inexplicable, mais qui attend encore et son contrôle et son explication, soit devenu, par suite de cet empressement extraordinaire, un événement « sensationnel ».

Les manifestations stigmatiques avant Therese Neumann.

Le phénomène de Konnersreuth est susceptible de trois interprétations : la folie, pour parler franc, mais qui, bien que possible, est invraisemblable, l'hystérie, le miracle. La stigmatisation s'est déjà vue : saint

---

(1) L'écrivain concluait en demandant à ses lecteurs d'attendre les résultats de l'enquête ecclésiastique. M. le Dr James J. Walsh, médecin à New-York, en profita pour adresser à la *Fortnightly Review* (1. 11. 27) les réflexions suivantes :

« Puisqu'une enquête est faite, ne serait-il pas préférable d'attendre la décision des autorités ecclésiastiques ? La dernière demi-douzaine ou plus de stigmatisés et de stigmatisées qui ont été le sujet d'enquêtes précises ont été reconnus pour des imposteurs conscients ou des hystériques produisant eux-mêmes leurs stigmates. Le cas de Konnersreuth porte nombreux les signes de l'hystérie : fréquemment, chez les hystériques on trouve, au cours de leur crise, au début une blessure, puis la paralysie et perte de la vue, qui se développe pour aboutir à une guérison complète. Trop de hâte à télégraphier à travers le monde des histoires de ce genre aboutit nettement à rendre l'Eglise ridicule. De fait, ce n'est pas l'Eglise qui est coupable, mais les hommes d'Eglise ; malheureusement, les non-catholiques ne font pas cette distinction. Je crois savoir que le Saint-Office, après une enquête très sérieuse sur un stigmatisé du Midi de l'Italie qui attirait l'attention de la foule et dont on parlait dans le monde entier, a déclaré le fait absolument naturel et a défendu aux visiteurs d'accourir pour en être témoins. Trop de crédulité en pareille matière fait beaucoup de mal à la foi des personnes qui ont ainsi été crédules quand ensuite le scandale éclate ; la prudence reste toujours la première des vertus cardinales. » (Note de la *D. C.*)

(2) Né à Linz le 19. 7. 1863, journaliste, romancier, auteur dramatique, Hermann Bahr est à l'heure présente, avec le fondateur du *Gral*, Richard Kralik, la personnalité la plus marquante des milieux littéraires autrichiens. Sauf l'année 1906-1907 où il dirigea à Berlin le *Deutsche Theater*, il passa toute sa vie à Vienne. M. Vincento Durante écrivait de lui, dans le *Momento*, de Turin, le 9. 3. 24 : « Le second écrivain dont le nom célèbre rayonne parmi les autres écrivains de la renaissance catholique est Hermann Bahr. Comme Kralik, il a dépassé le printemps de la jeunesse, mais il en a conservé toute la générosité et toute l'ardeur. Romancier, auteur de nombreux drames et comédies, journaliste à temps perdu, il est aujourd'hui le chef reconnu de l'école moderne impressionniste. C'est un catholique convaincu et pratiquant, mais depuis quelques années seulement ; ses premiers ouvrages furent imprégnés d'anticléricalisme féroce. Sa conversion eut un retentissement considérable. »

(1) Les gens « éclairés », les fils de la lumière, dans le sentiment du XVIIIe siècle les rationalistes. Francs-maçons et joséphistes étaient tous partisans de l'*Aufklaerung*. (Les notes, sauf indication contraire, sont de la *D. C.*)

François en est un magnifique exemple. Elle présuppose chez le sujet un haut degré d'impressionnabilité ; saint Thomas d'Aquin le déclare déjà : « Quand une âme est douée d'une imagination puissante, la matière corporelle est plus aisément modifiée par elle. » (1) Ceci explique pourquoi les femmes sont plus aptes à la stigmatisation que les hommes, dont l'imagination possède une moindre puissance plastique. Goerres, qui est un spécialiste en matière extatique et connaît toutes les modalités des manifestations mystiques, depuis la vision extatique et la suspension des puissances, la lévitation, le vol dans les airs, l'auréole lumineuse, la capacité d'attraction à l'égard des objets, jusqu'à la forme la plus parfaite, celle de la stigmatisation, Goerres, dans le second volume de sa *Christliche Mystik* (2), n'a pas oublié non plus cette Anna Katharina Emmerich, à laquelle Therese de Konnersreuth fait songer. Chez Goerres, il est vrai, le cœur est brûlant ; cette incandescence porte quelquefois à la tête d'un lecteur non prévenu et lui donne le vertige. Mais, en ce qui concerne Katharina Emmerich, nous avons un récit encore plus détaillé, encore plus authentique ; l'auteur en est [Clemens] Brentano, qui passa cinq ans auprès d'elle. L'œil du poète (le vrai, et non son homonyme actuel) est doué d'un sens merveilleux pour le mystère. Il est impossible de mettre en doute l'authenticité des signes dont la religieuse augustine de Dülmen fut honorée, pendant cinq ans, en présence de Brentano ; du reste, on ne manque pas d'autres témoins : Stolberg, l'évêque Sailer, des médecins eux-mêmes. Et cependant l'Eglise — qui sait du reste attendre — a hésité après la mort de Katharina Emmerich pendant soixante-quinze ans, jusqu'en 1899, avant d'introduire sa cause de béatification ; la procédure est toujours en cours et l'Eglise ne s'est pas encore prononcée. Elle connaît les dangers qui menacent justement les intentions les plus pures ; il est un terrain, qui n'a rien de mystérieux, sur lequel les bons et les mauvais esprits donnent la chasse aux âmes, et sur ce terrain de l' « obsession », ainsi que Goerres appelle ce stade préliminaire de la possession, les marches et les contremarches s'entre-croisent parfois si étrangement que ce va-et-vient perpétuel finit par désorienter complètement l'observateur contemporain. C'est seulement avec le recul du temps que le tableau s'éclaire enfin ; tout le présent doit entrer dans le passé si l'on veut qu'il prenne sa véritable forme. Par conséquent, le mieux est de s'abstenir d'un jugement prématuré sur le cas douloureux de Therese Neumann et d'attendre le jour où l'Eglise se prononcera.

Le cortège des extatiques, depuis Brigitte, Gertrude, Mechtilde, Hildegarde, en passant par les Catherine de Sienne, de Gênes, de Bologne, Vanini, par [la bienheureuse] Colombe de Rieti (3), [sainte] Lidwine de Schiedam (1), [sainte] Thérèse de Jésus, [la bienheureuse] Anne de Saint-Barthélemy (2),

---

(1) « *Quando anima fuerit fortis in sua imaginatione, corporalis materia immutatur secundum eam.* » (*Summa theologica*, Iª P., q. CXVII, art. 3, [ad 2].) (Note de l'auteur.)

(2) Sur Jean-Joseph Goerres (1776-1848), cf. *D. C.*, t. 12, col. 103, note 3. — Charles Sainte-Foi a publié, en 1854, chez Poussielgue, une traduction française des 5 in-8° parus à Ratisbonne en 1836. D'après le P. POULAIN (*Des grâces d'oraison*), les récits de Goerres sont « intéressants, mais alourdis par des dissertations interminables et pseudo-scientifiques » ; le plus souvent, les sources ne sont pas indiquées.

(3) « Appelée encore Colombe de Pérouse, où elle exerça son action, [la Bse Colombe de Rieti] naquit à Rieti le 2 février 1467. On l'appela au baptême Angiola, mais le nom de Colombe prévalut, parce qu'au moment de la cérémonie une colombe était apparue aux assistants. A mesure qu'elle grandit elle manifesta son attrait pour la solitude, se retirant pour prier dans un oratoire à Monte Mauro. C'est là qu'elle se réfugie pour échapper au mariage. Admise dans le Tiers-Ordre dominicain en 1486, elle commence son rôle social, quitte Rieti pour se fixer à Pérouse. Ses vertus et les dons surnaturels dont elle était favorisée lui attirèrent la vénération de tous ; on lui bâtit un monastère, elle fit profession en 1490, sauva le peuple de la peste en s'offrant à Dieu comme victime. Elle opéra de nombreux miracles durant sa vie et après sa mort. Celle-ci arriva le 20 mai 1501. Pie V en 1566 permit d'en faire mémoire à l'office et à la messe. Vint en 1625 le décret d'Urbain VIII, interdisant son culte. Quoique non canonisée, elle est vénérée comme une sainte. » (*Dictionnaire d'hagiographie* de Dom BAUDOT.)

(1) Sainte Lidwine, née à Schiedam en Hollande le 18. 4. 1380, mourut le 14. 4. 1433. Son père, Pierre, était d'origine noble ; sa mère, Pétronille, née à Kethel, de famille paysanne ; mais tous deux étaient pauvres. Elle fit le vœu de virginité à douze ans. Durant l'hiver de 1395, patinant avec des amis, elle tomba si malheureusement qu'elle se brisa une côte au côté droit. Ce fut le commencement de son martyre de trente-huit ans. La gangrène survint et gagna tout son corps. On la crut maudite de Dieu et possédée du démon. Elle ne pouvait prendre ni repos ni nourriture. Elle consacrait ses jours et ses nuits à méditer sur la Passion de Jésus-Christ et y trouva un puissant réconfort. A ses peines, qu'elle souffrait avec patience, elle ajoutait des mortifications volontaires. Les miracles se multipliaient par ses mains. Son curé, Andries, lui ayant présenté une hostie non consacrée, elle le reconnut aussitôt. Wermbold de Roskoop, Arnold de Schoonhoven, Hendrik Maude, Joannes Bush furent ses amis. Elle aperçut dans une vision un rosier avec ces mots : « Quand il sera en fleurs, tes souffrances approcheront de leur fin. » Au printemps 1433, elle s'écria : « J'ai vu le rosier en pleine floraison. » Le matin de Pâques, entrée en extase, elle vit Jésus lui administrer lui-même le sacrement de l'extrême-onction. Sa mort fut sainte. Dès 1434 une chapelle était élevée sur sa tombe, et l'église paroissiale de Schiedam portait son nom ; les pèlerins accouraient et obtenaient grâces et guérisons. En 1615, ses reliques furent portées à Bruxelles et placées dans l'église de Sainte-Gudule ; elles sont retournées à Schiedam en 1871. Léon XIII confirma le culte immémorial qui lui était rendu le 14. 3. 1890. Joannes Baugmann, O. M., a publié une première vie de la sainte à Cologne en 1433, une seconde à Schiedam en 1498. Thomas à Kempis a résumé la première, d'après l'édition de Louvain de 1448, sous le titre *Vita Lidewigis virginis*. (Cf. P. ALBERS, dans la *Catholic Encyclopedia*, t. 9.)

Le chap. XI de *Sainte Lydwine de Schiedam* par Huysmans (un vol. in-12, Stock, 1901) expose très clairement le rôle des souffrances chez cette sainte. Elle acquit par ses visions une science très étendue : « Presque toutes les nuits, pendant vingt-quatre ans, elle eut une extase d'environ une heure, pendant laquelle elle était conduite au ciel, au purgatoire, en enfer, ou dans une foule de lieux, tels que la Terre Sainte, la ville de Rome, où elle trouvait les reliques des saints ; de même dans un grand nombre d'églises et de monastères, dont elle connaissait la disposition et nominativement les habitants. » (Cf. AUGUSTE POULAIN, *Des grâces d'oraison*.) Comme aux autres voyants, les tableaux du ciel, du purgatoire, de l'enfer, se présentaient à elle conformément à ses idées et à celles des artistes de son temps (ch. VIII de sa Vie par Huysmans).

(2) Anne Garcia, plus connue sous le nom de la Vénérable Anne de Saint-Barthélemy, naquit à Almendral, Vieille-Castille, le 1. 10. 1550 et mourut à Anvers le 7. 6. 1626. De famille très modeste, elle passa sa jeunesse à garder les troupeaux. A sa première démarche au Carmel d'Avila, elle fut trouvée trop jeune ; elle resta donc dans le monde et souffrit beaucoup de ses frères. Finalement, elle triompha de tous les obstacles, fut acceptée comme première Sœur converse de la Réforme et fit sa profession

[sainte] Marie-Magdeleine de Pazzi, [la bienheureuse] Maria Villana (1), Maria Bonhomi, [la vénérable] Marine d'Escobar (2), [la bienheureuse] Crescence de Kaufbeuren (1), jusqu'à Emmerich, est si riche d'exemples de toute sorte qu'on y retrouve toutes les variétés de la dévotion.

Des nombreux récits concernant Therese de Konnersreuth aucun ne m'a si vivement ému que celui de sa cécité peu de temps avant ses extases. Les Grecs de l'antiquité savaient déjà que la vision dans le mystère se paye de la lumière du jour : le voyant Tirésias était aveugle. Les Grecs attestaient de la sorte que nous ne pourrons voir la vérité que le jour où toutes les apparences se seront pour nous évanouies.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*].

---

le 15. 8. 1572. Sainte Thérèse apprécia vite ses dons éminents de prière et d'humilité ; elle en fit l'infirmière du couvent et bientôt en même temps sa secrétaire et sa compagne inséparable pendant les six dernières années de sa vie ; c'est dans ses bras qu'elle mourut en 1582. Anne retourna à Avila, prit part à la fondation du couvent d'Ocana, en 1595, et fut, en octobre 1604, l'une des sept fondatrices de l'Ordre en France. Dans le désir de la nommer supérieure à Pontoise, les supérieurs ecclésiastiques de l'Ordre en France la firent passer de l'état de converse à celui de Sœur de chœur ; elle avait appris miraculeusement à écrire. Ses compagnes blâmèrent sévèrement cet événement ; mais, comme sainte Thérèse l'avait annoncé longtemps auparavant, Anne se soumit. Dieu lui annonça, du reste, qu'il serait cause pour elle de nombreuses souffrances ; et, de fait, ses priorats successifs à Pontoise (janv.-sept. 1605), à Paris (oct. 1605-avril 1608), à Tours (mai 1608-1611), furent une série d'épreuves, venues surtout de ses difficultés avec les supérieurs ecclésiastiques. A l'expiration de son triennat, elle revint à Paris, et à la suite d'une vision partit pour la Belgique, où elle fonda le Carmel d'Anvers, le 27. 10. 1612 ; elle en resta prieure jusqu'à sa mort. C'est là que son pouvoir auprès de Dieu parut extraordinaire : deux fois elle délivra la ville de ses ennemis. Elle passa pourtant par de terribles épreuves intimes. Déjà au début de son noviciat, à Avila, à quatorze ans, soudain les grâces extraordinaires qu'elle avait reçues jusque-là disparurent et firent place à une année de ténèbres. Elle disait avec simplicité à Notre-Seigneur : « Qu'est-ce ? Comment m'avez-vous abandonnée ? Si je ne vous connaissais, je penserais que vous m'avez trompée, et si j'avais su que vous deviez vous en aller, je ne serais pas venue au monastère. » Vers la fin de sa vie, elle eut deux ou trois ans de souffrances intérieures : « Elles sont tellement grandes, écrivait-elle, que, si je n'avais connu et goûté la bonté du Seigneur, je pourrais perdre confiance. Mais il m'a laissé cette grâce que, quelque accablée que je sois, je me trouve toujours résignée à sa volonté... Mon âme vit tout à coup fondre sur elle une espèce de nuage plus obscur que la nuit la plus obscure. » Quand on remit à la S. Congrégation des Rites son rapport pour la canonisation de sainte Thérèse, la Congrégation déclara que Sœur Anne était une religieuse de grande vertu et d'une éminente sainteté. Elle a été déclarée vénérable en 1735 ; Benoît XV l'a béatifiée le 6. 5. 1917. Elle a laissé des lettres, une autobiographie (conservée à Anvers et publiée par le P. Bouix à Paris, 1869-1872), des instructions pour ses religieuses, des cantiques en l'honneur de la Croix. (Cf. BENEDICT ZIMMERMAN, dans la *Cath. Enc.*, t. 6.)

(1) « Fille d'un riche marchand de Florence, [la bienheureuse Villana de Bottis] naquit vers 1330. Son enfance fut marquée par des œuvres de piété et de pénitence : elle eût voulu se retirer dans un ermitage. Mariée contre son gré pour obéir à son père, elle perdit sa première ferveur, se laissa aller à l'amour du monde, de la toilette, des vains plaisirs. Un jour qu'elle mettait beaucoup de soin à se parer, elle vit dans la glace où elle se mirait une horrible figure. Ce fut pour elle un trait de lumière, elle songea à la laideur de son âme, et prenant le vêtement le plus simple elle alla aussitôt se confesser à l'église des Dominicains. Elle vécut ensuite dans sa maison en véritable religieuse, lisant l'Ecriture Sainte, favorisée d'extases, s'imposant de dures austérités. Des tribulations vinrent éprouver sa patience ; ce furent des calomnies, des mauvais traitements, de graves infirmités, des assauts du démon ; rien n'ébranla sa constance et son calme intérieur. Elle mourut le 29 janvier 1360. En 1824, le pape Léon XII a approuvé le culte immémorial qu'on lui rendait. » (*Dict. hag.* de Dom BAUDOT.)

(2) La vénérable Marine d'Escobar, née à Valladolid le 8. 2. 1554 et morte à Valladolid le 9. 6. 1633, avait pour père un professeur de droit civil et de droit canonique, gouverneur d'Osuna, remarquable par sa science et sa vie sainte, Iago de Escobar ; sa mère, Margarita Montana, était fille du médecin de Charles-Quint. Marine, dès son jeune âge, s'adonna avec ardeur à l'étude et au souci de sa perfection ; jusqu'à quarante-cinq ans elle s'occupa de sa perfection personnelle, ensuite du salut des autres. Carmélite et amie de sainte Thérèse, elle fonda ensuite en Espagne une branche spéciale de l'Ordre du Saint-Sauveur ou des Brigittines, dont elle modifia du reste la règle primitive pour l'adapter au siècle et au pays. Dieu lui révéla qu'elle ne verrait pas elle-même la fondation du premier couvent : comme sainte Brigitte elle ne porta jamais l'habit. A cinquante ans ses épreuves corporelles devinrent si violentes qu'elle dut garder le lit jusqu'à la fin de ses jours. Sur l'ordre de Dieu elle écrivit et dans la suite dicta le récit de ses visions. Son confesseur, le vénérable Luis de Ponte (de Lapuente : Valladolid 11. 11. 1554-Valladolid 16. 2. 1624), S. J., prépara leur publication, qui suivit la mort de Marine. Il affirme, dans la préface, sa confiance dans les révélations de la Vénérable, qui avançait d'année en année en vertus, était délivrée de tentations contre la pureté, n'avait aucune fierté, trouvait la paix dans la prière, aimait la souffrance, se défiait des faveurs extraordinaires, brûlait de zèle pour les âmes, obéissait en tout à son confesseur. Luis de Ponte avait aussi préparé la *Vida de Marina de Escobar*, qui parut à Madrid en 1664 ; un second volume, publié, également à Madrid, en 1673, est dû au P. André Pinto Ramirez, S. J. Ses récits sont très simples, naïfs, un peu brefs, ce qui explique peut-être pourquoi on ne les a pas réédités souvent. C'est Marine d'Escobar qui révéla, en 1600, la part prise par la Sainte Vierge dans la rédaction des *Exercices* de saint Ignace. Sur l'ordre de Dieu, elle donna des leçons de mystique à plusieurs théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle eut pour secrétaire, pendant trente-six ans, le P. Andres de Ponte, O. P., frère du Vénérable. Une de ses extases dura six jours consécutifs. Les Brigittines récollettines ou de la Réforme possèdent en Espagne cinq couvents : Valladolid, fondé en 1651, Vittoria en 1653, Lasarte en 1671, Parades de Nava en 1671 et Ascoytia en 1690. Les Brigittines de la branche primitive comptent actuellement quatre monastères : Syon Abbey, Chudleigh dans le Devonshire ; Altomünster, en Bavière ; Alden et Weert en Hollande ; un couvent à Rome ; enfin une fondation à Djursholm, « S:ta Birgittas vilohem », près Stockholm, installée au pays même de sainte Brigitte, le 13. 10. 1923, avec cinq moniales : l'abbesse, Suédoise, deux Anglaises et deux Italiennes, toutes parlant suédois (*Credo*, « *Katolsk Tidskrift* » de Stockholm, 11. 11. 23, pp. 302-303. (Cf. EDWARD P. GRAHAM, dans la *Cath. Enc.*, t. 5.)

(1) « [Marie] Crescence Hoess ou Hoessin, fille d'un pauvre tisserand, naquit le 20 octobre 1684 à Kaufbeuren, dans le diocèse d'Augsbourg ; elle désirait être religieuse, mais sa pauvreté et celle d'un couvent de Tertiaires de Saint-François dans sa ville natale furent longtemps un obstacle insurmontable. Les Tertiaires, ayant pu acquérir une auberge dont le voisinage les gênait, consentirent à admettre Crescence. Mais celle-ci, traitée de pauvre mendiante, eut beaucoup à souffrir de la part des autres religieuses : peu à peu sa vertu sincère et solide changea leurs dispositions et elles la nommèrent supérieure. Elle mourut le 5 avril 1744, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage. Son procès, commencé sous Pie VII, n'a eu sa première conclusion que sous Léon XIII, qui l'a proclamée bienheureuse le 7 oct. 1900. » (*Dict. hag.* de Dom BAUDOT.) Le P. Jeiler, O. M., a publié sa vie, traduite en français par le P. Rugemer, O. S. C. (un vol. in-12, Casterman, 1896).

Scepticisme d'un médecin

Du Dr Johannes Kottmaier, de Mayence « *Medizinische Gedanken zur Frage der Stigmatisierten* (Considérations médicales sur la question des stigmatisés) » dans la *Schoenere Zukunft* (18. 9. 27) (1) :

Notre foi n'a pas besoin d'appuis sensibles. La parole du Maître suffit.

C'est malheureusement un fait que la majorité des hommes cultivés n'a plus la foi. Comment s'est développé cet antagonisme entre la science et la foi, quelles sont les causes de cette opposition, en soi des plus regrettables, ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Il nous suffit de le constater. Mais, en présence des conceptions rationalistes qui prédominent dans notre monde, on comprend la tendance de certains milieux à rechercher constamment des appuis sensibles pour la foi. Ainsi s'explique, au moins pour une part, chez un grand nombre de croyants, la facilité avec laquelle ils voient un miracle dans le seul fait de la stigmatisation.

Mais l'Eglise catholique, qui jouit de la possession authentique et traditionnelle des vérités révélées, a toujours dédaigné de rechercher pour la foi certains appuis sensibles ; car les sens peuvent nous tromper, tandis que la parole du Maître Divin ne le peut pas. Une humble confiance en cette parole est au fond l'unique base de notre foi catholique (2).

Sur un terrain qui est le sien, le médecin catholique a le droit de formuler ses réserves.

Ceci étant, le médecin catholique est en droit d'exprimer de sérieuses réserves quand on vient poursuivre la recherche du miraculeux jusque dans notre domaine, poursuite du reste indigne d'un chrétien catholique, car, en dernière analyse, elle a pour seule cause la faiblesse de la foi. Je doute, par exemple, que ces milliers de braves catholiques, ces centaines de prêtres qui se rendent en pèlerinage auprès de la stigmatisée de Konnersreuth soient tous animés de cette conscience réfléchie et de ce sens critique auxquels la pleine possession de la vérité divine oblige l'esprit humain. Que la foule des amateurs de sensations rares se précipite vers de tels prodiges, on le comprend ; mais que des croyants témoignent le même empressement, ceci, pour parler de nouveau en médecin, me semble pour le moins... peu convenable, quand on songe à la stigmatisée.

Est-elle une malheureuse digne de pitié ? Est-elle au contraire une créature enviable, en pleine béatitude ? La réponse dépend de l'opinion qu'on s'est faite. Humainement parlant, elle est surtout à plaindre, et l'on souhaiterait volontiers qu'elle eût la paix, qui, avec un traitement psychiatrique approprié, serait le meilleur moyen de lui rendre son équilibre psychique. Qu'elle ne puisse trouver le repos, si une force intérieure énorme agit sur elle, si l'attente de milliers de spectateurs la domine et la conduit à une expression sensible de ses souffrances psychiques, c'est là un fait évident pour tous ceux qui se placent au point de vue psychologique. Seuls les hommes compétents — et dans ce domaine plein d'énigmes ils ne sont naturellement pas nombreux — ont, à mon avis, le droit de sonder le mystérieux abîme d'une telle âme ; pour eux, en effet, il s'agit non pas de satisfaire une curiosité passionnée de phénomènes sensationnels, mais de servir la vérité.

L'Eglise catholique ne serait pas divine si elle ne respectait pas la liberté de ses membres dans le cadre du dogme. Au cours de son histoire, elle n'a jamais obligé ses adhérents à voir un témoignage divin et direct, un miracle, dans les signes extérieurs de la puissante vie intérieure d'une sainte âme. Si nous honorons les stigmates de saint François d'Assise, c'est avant tout parce qu'ils nous rappellent les cinq plaies sacrées de notre Sauveur. De même, il est libre à tout croyant d'en contester l'origine immédiatement divine et de chercher à les expliquer par des moyens qui demeurent dans les limites de l'ordre naturel.

Sans préjuger la fraude, de tels phénomènes peuvent s'expliquer par l'autosuggestion.

Je me hâte cependant de déclarer expressément que, chez la majorité des stigmatisés, je ne présuppose pas quelque fraude ; bien plus, j'admets qu'ils sont tout à fait à bon droit l'objet d'une grande vénération. Car, admettons que, pour imiter le Sauveur, ils soient allés jusqu'à se percer eux-mêmes les mains et les pieds et souffrir ainsi, pour son amour, d'immenses tourments — qu'une interprétation erronée (mais sans manœuvre consciente du stigmatisé) aura fait attribuer à l'action divine directe, — ou bien encore, admettons que, poussés par une volonté de souffrir tellement puissante que des êtres normaux ne la peuvent concevoir, ils aient souhaité porter sur eux-mêmes les plaies du Seigneur et que, par l'intensité de leur désir, ils aient fini par les réaliser sur leur propre corps ; nous n'en serions pas moins en présence d'un saint héroïsme qui couvrirait de honte notre misère spirituelle. La difficulté du sujet, l'énigme de l'association du corps et de l'esprit, énigme que les sciences naturelles ont trop longtemps négligée et dont elles n'ont commencé l'étude systématique qu'en ces dernières années, permettent de comprendre que la seconde hypothèse concernant le développement des stigmates ne soit que difficilement saisie par les gens de foi même rétive. La notion de l'énorme puissance des inconscients, des autosuggestionnés, est, même parmi les peuples civilisés actuels, trop peu répandue ; cette ignorance relative contraste, ainsi qu'on le sait, avec les connaissances étendues des peuples orientaux dans ce domaine, notamment des Hindous. On a

---

(1) Le Dr Kottmaier, dont on aurait espéré une bonne consultation médicale, écrit plutôt un article théologique : il n'a pourtant pas des idées bien exactes en apologétique. Une véritable « observation » médicale, faite par un spécialiste reconnu des affections nerveuses et mentales, reste indispensable. Les neurologistes ont, de nos jours, une foule de signes (parole, mémoire, écriture, sensibilité, réflexes, etc.) qui permettent au moins d'affirmer si un sujet est normal ou anormal au point de vue nerveux et mental. Si Therese Neumann était reconnue normale, on ne pourrait plus arguer d'hystérie dans son cas. Si elle était reconnue anormale, son cas demeurerait douteux au point de vue surnaturel. Sans une observation de ce genre, tous ceux qui parlent d'elle au point de vue médical ne peuvent dire que des généralités.

(2) L'auteur oublie les paroles de Notre-Seigneur : « Les œuvres mêmes que je fais rendent témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé » (*Io.* v, 36) ; « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas » (*Io.* x, 37). L'Eglise a toujours reconnu dans les miracles les motifs suffisants de crédibilité, leur valeur apologétique ne saurait être mise en doute ; aussi le concile du Vatican a-t-il déclaré que les miracles sont « un moyen légitime d'établir l'origine divine de la religion chrétienne ». (Note de la *D. C.*)

pourtant presque entièrement échoué quand on a voulu pénétrer dans leurs doctrines secrètes et rendre ainsi moins désavantageuse une comparaison entre leur science et la nôtre. Nous sommes donc réduits, d'une manière générale, à nos propres études, encore récentes. Quant aux stigmates, tout ce que nous savons, c'est que, sous l'influence de suggestions de l'hypnose et, davantage encore, de l'autosuggestion, il peut se développer des altérations matérielles des cellules somatiques, altérations qui, dans des circonstances rares, il est vrai, se sont traduites par des hémorragies de la peau et des muqueuses. Dès lors, il n'y a aucune raison sérieuse de penser que les plaies du stigmatisé puissent avoir, en fin de compte, une autre origine que le désir intense de voir se réaliser sur son propre corps les souffrances du Sauveur, souffrances dont le stigmatisé contemple le tableau dans ses extases. Par conséquent, chez la stigmatisée de Konnersreuth, des impressions de ce genre, renouvelées toutes les semaines, peuvent engendrer dans les tissus des troubles volontairement localisés et qui, d'après ce qu'on rapporte, ont abouti peu à peu à la production de plaies.

Un exemple typique : la guérison suggestive des « nævi ».

De quelle intensité s'unissent les vies de l'âme et du corps, nous en avons un exemple banal dans la guérison purement suggestive des *nævi* [taches de vin, grains de beauté]. Uniquement par la foi suggérée en l'action d'une injection qui, en réalité, n'est que de l'eau distillée — ce qu'ignore le sujet, — on est arrivé à faire disparaître des taches en un temps fixé d'avance ; ainsi en était-il au bon vieux temps, quand nos grand'mères obtenaient le même résultat en frottant les taches avec un morceau de pomme qu'on avait laissé pourrir dans la demeure de l'intéressé. Et notons que la structure histologique des taches næviques est parfaitement différenciée, qu'elle se distingue complètement des images fugitives que donnent, par exemple, des « rougeurs ». En présence de ce fait, ignoré jusqu'ici, mais démontré par les observations scientifiques les plus récentes, nous sommes pour l'instant quelque peu désemparés quand il s'agit de l'expliquer. On peut même dire qu'à ce propos nous sommes encore plus éloignés d'une interprétation plausible que pour les stigmates dont nous venons de parler. Avec de bonnes raisons médicales à l'appui, nous pouvons concevoir que le jeu des nerfs des vaisseaux entraîne un afflux plus intense du sang en des régions déterminés du corps, en même temps que le reflux du sang est tellement entravé qu'il en résulte des ruptures vasculaires et des épanchements sanguins ; nous pouvons aussi nous imaginer que la répétition continuelle de pareils processus conduise finalement à des altérations profondes des tissus. Par contre, il nous est encore impossible de comprendre par quel moyen des formations qui déjà existent en germe dans l'embryon rétrocèdent sous l'action de la suggestion. Ici également on risque fort de penser qu'il s'agit d'une action miraculeuse ! Avec une expérience plus grande on constatera probablement que ces résultats de la suggestion ne peuvent s'obtenir que chez certains individus.

La femme, en raison de sa constitution, est un sujet plus particulièrement désigné.

Il est non moins incontestable que les manifestations extraordinaires des stigmatisés requièrent un système nerveux d'une autre espèce que celui d'un sujet normal, lequel, dans la traduction de ses méditations ou de ses sentiments, dispose rarement de plus que la capacité réflexe de rougir ou de pâlir. La femme qui réagit à des événements désagréables par des défaillances a déjà fait un pas du côté de l'anomalie. Le seul fait que la grande majorité des stigmatisés sont des femmes, c'est-à-dire des êtres soumis à un ébranlement périodique de leur système sensitif, doit inspirer la prudence. Si l'on se rappelle l'arrêt des périodes cataméniales durant la gestation, dans les changements de milieu, dans l'effroi — qui peut à son tour provoquer le phénomène contraire, c'est-à-dire l'apparition prématurée de la perte menstruelle, — on est forcé de penser que, dans la vie de sentiment, la femme commande à son système vasomoteur d'une manière absolument différente de l'homme. Quant à cette faculté d'influer sur les nerfs des vaisseaux, elle est probablement, chez les stigmatisés, poussée à l'extrême. Elle est du reste exercée et constamment perfectionnée par des accès incessamment répétés.

Mais nous, naturalistes, avons-nous le droit de porter un jugement prématuré sur ces êtres d'une autre essence ? Qui connaît le plan du Créateur ? Pourquoi donna-t-il au dauphin un cerveau porteur de splendides circonvolutions cérébrales, ce que nous considérons par ailleurs comme l'indice d'une intelligence supérieure ? Nous l'ignorons et ne le saurons sans doute jamais. Car, en tant que naturalistes, nous pressentons bien qu'avec nos forces intellectuelles nous ne conquerrons jamais la pleine jouissance de la vérité. La poursuivre est notre plus haut devoir ; c'est ce devoir qui nous rend fiers et libres, à la condition toutefois que dans les plus petites choses nous nous tenions sur le sol ferme que la foi seule, et non la science, est en mesure de nous fournir.

Pour beaucoup d'hommes, c'est la tragédie de leur vie que de ne jamais pouvoir arriver à la reconnaissance de ce fait ou de vouloir étayer leur foi sur des arguments trompeurs ; et la destruction ultérieure de ces arguments par des progrès scientifiques incontestables mettra leur foi en péril. Pour nous, médecins, notre profession nous oblige à déclarer sans ménagement la vérité dans chaque cas particulier et à constater l'état normal ou anormal du corps et de l'âme qui lui est attachée ; c'est seulement de la sorte que le pronostic et la guérison deviennent possibles. A cet égard, la vocation et le devoir du médecin catholique lui imposent de mettre en garde contre une foi trop facile et la poursuite du merveilleux, car nous découvrons à l'arrière-plan, la menace de l'incroyance. Notre foi en la vérité ne dépend ni de stigmatisations remarquables, ni d'extases visibles. Avec une humble confiance elle repose sur la parole de Celui qui a dit : « Bienheureux ceux qui croient sans voir. »

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

Reportage d'un journaliste parisien

De M. Simon Arbellot, envoyé spécial du *Figaro*, deux correspondances datées de Konnersreuth le 10 et le 12 novembre et publiées dans le *Figaro* (15 et 16. 11. 27), « L'énigme de Konnersreuth : les stigmates et le crucifiement, les larmes de sang de Thérèse Neumann, paysanne bavaroise » :

I

Il se passe de bien étranges choses dans ce petit village où les rumeurs de la presse allemande et aussi le goût du mystère nous ont attiré. Là, dans ce coin

iré de la campagne bavaroise, une paysanne de ıgt-neuf ans, Thérèse Neumann, offre à ceux qui venturent jusqu'à elle l'impressionnant spectacle ses stigmates, de ses extases, de ses larmes de sang. Déjà le *Bayer Kurier*, le *Neues Münchener Tagblatt* ent au miracle, déjà les pèlerins se pressent, déjà nnersreuth reçoit chaque semaine la visite de ètres, de curieux venus de Prague et de Munich. s brochures circulent dans toute l'Allemagne, ıallucinantes photographies se vendent sous le nteau, il n'est question dans toute la Bavière que la stigmatisée de Konnersreuth, et dans quelques urs, si les autorités ecclésiastiques consentent à se ononcer, on dira la sainte.

Alors, c'est le monde entier qui fera le pèlerinage Konnersreuth. C'est une nouvelle sainte Thérèse i provoquera l'admiration des foules ; c'est un uveau miracle enfin qui prendra place à côté de ıx de Lourdes et de Lisieux. Nous n'en sommes, idemment, pas là ! La science ni la religion n'ont core dit leur dernier mot, et le journaliste se uve fort à son aise pour prendre l'Orient-Express, oarquer un matin à Eger et, par monts et par ıx, gagner Marktredwitz, puis Konnersreuth ; enfin ntempler sans passion, mais avec sa seule curiosité bfessionnelle, les larmes de sang d'une petite ysanne vers qui demain peut-être le monde catho-ue tout entier se tournera.

Avant de faire le récit de la vision tragique qui, ndredi dernier, nous émut si profondément et ntinue de nous remplir d'inquiétude, il est néces-ire de retracer en quelques lignes l'historique de nigme de Konnersreuth, telle que la presse alle-ınde l'a présentée. Nous dirons après, en toute ıcérité, ce que nous avons vu, et nous laisserons à ıutres, prêtres et médecins, le soin de conclure. On saurait être trop prudent en pareille matière.

Exposé documentaire des faits.

Konnersreuth — nous en ferons plus loin la des-ption — est situé en Bavière, au Nord-Est de rrondissement de l'Oberpfalz, non loin de la ntière de Bohême, à vingt kilomètres de Mark-dwitz. On le chercherait en vain sur la carte. C'est petit bourg d'un millier d'âmes, catholiques mme on sait l'être en Bavière, et dont l'existence ıme semblait devoir être ignorée du reste des mmes. Le jour du Vendredi Saint 1926, un phé-mène étrange se produisit : Thérèse Neumann, ıne paysanne, souffreteuse, fille du tailleur de ndroit, se mit à verser des larmes de sang tandis 'une plaie saignante s'ouvrait dans la région du ur et que les stigmates du Christ rougissaient sou-in ses mains et ses pieds.

Qui était Thérèse Neumann, et que s'était-il passé ? Toujours d'après les documents et les conversa-ns que nous venons de recueillir de Konnersreuth, ıs continuerons cet exposé indispensable à la suite cette étrange et sanglante histoire.

Neumann, nous l'avons dit, est le tailleur du ırg ; il a fait toute la guerre ; sa femme a élevé enfants ; Thérèse est née le 8 avril 1898, le jour Vendredi Saint. Nous la retrouvons en 1918 ; st une jeune fille dont la piété confine au mysti-ıne ; elle rêve d'être religieuse : en attendant, elle l fille de ferme.

Au printemps de cette année, au cours d'un acci-it de travail, elle se rompt la colonne vertébrale, d subitement la vue et s'alite. Sa passion a com-ncé ce jour-là, nous dit-on. Le 23 avril 1923, r de la béatification de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Thérèse Neumann recouvre la vue ; le 17 mai, jour de la canonisation de la petite Sœur de Lisieux, elle se lève soudain et marche. Elle parle aussitôt d' « apparitions lumineuses » et de « merveilleuse clarté ». Le docteur de la localité voisine, le village de Waldsassen, affirma alors qu'il y perdait son latin. Dès ce jour, semble-t-il, le docteur laissa la place au curé, M. l'abbé Naber, qui, on le verra, joue un tout premier rôle dans l'énigme de Kon-nersreuth.

Durant la troisième semaine du Carême de 1926, les yeux de Thérèse se mettent à saigner, une plaie de la largeur d'un doigt et de trente centimètres apparaît dans la région du cœur ; le jour du Ven-dredi Saint, elle a sa première grande extase de la Passion : ses pieds et ses mains se mettent à saigner. Une année d'angoisse se passe ; le curé Naber et les époux Neumann ne quittent pas le chevet de la ma-lade ; enfin, le Vendredi Saint 1927, les plaies des mains et des pieds transpercèrent les membres. Thé-rèse, en ce jour, connut d'atroces souffrances. Le curé lui donna l'Extrême-Onction. Le lendemain, miracle ! toute trace de sang avait disparu. Thérèse se lève, se montre gaie, enjouée ; elle vit. Les stig-mates seuls persistent ; on lui confectionne aussitôt des mitaines ; elle est devenue une jeune fille comme les autres.

Pas pour longtemps, hélas ! Le jeudi suivant, à minuit, la petite paysanne se réveille dans une mare de sang, ses yeux, son côté, ses mains, ses pieds déversent sur les draps un liquide rouge et brûlant. On va chercher le curé. Que peut-il ? Rien. Et à ses côtés les époux et les enfants Neumann assistent impuissants au martyre de Thérèse, qui, dressée sur son lit, tend ses mains sanglantes vers un bourreau invisible.

L'horrible spectacle dure jusqu'à midi, après quoi c'est la paix, et Thérèse, à nouveau délivrée, repose.

Ce spectacle tragique se renouvelle ainsi chaque semaine depuis ce jour et attire à Konnersreuth une foule sceptique ou croyante, dans laquelle s'est glissé jeudi dernier un journaliste parisien.

Pèlerinage à Konnersreuth.

Konnersreuth est, nous l'avons dit, situé à quelques kilomètres de la frontière de Tchéco-Slova-quie, sur le versant des contreforts sauvages du Fichtelgebirge. De Marktredwitz, par les mauvaises routes de Wolsau, d'Arzberg, une auto nous conduit sans hésiter vers le bourg miraculeux. Le chauffeur n'en est pas à sa première course. Chemin faisant, nous croisons de véritables caravanes de paysans, sac au dos, qui se dirigent vers Konnersreuth. Nous y arrivons ; de nombreuses autos nous ont devancé, un groupe important déjà stationne place de l'église. Il est deux heures, et c'est jeudi.

La vie du village semble s'être concentrée autour de la petite église au clocher en forme de figue sur-monté d'une croix ; l'aspect de cette place, plantée de tilleuls, est pauvre et banale ; parmi les maisons aux lourds toits de tuiles, l'une cependant resplendit qui ressemble à un colossal bonbon fondant comme on en aperçoit aux devantures des pâtissiers de Munich. Du bleu pâle, du rose, du vert : c'est la maison des Neumann repeinte à neuf ; c'est la maison du miracle. La foule — il y a là une cen-taine de personnes — se tient à une distance respec-table et ne quitte pas des yeux ces fenêtres fleuries de géraniums derrière lesquelles, qu'on excuse cette expression, il se passe évidemment quelque chose. Nous nous approchons, mais la porte est close et

des stores blancs sont tendus sur chaque fenêtre. Notre place est avec les pèlerins, rejoignons-les. Un vieux prêtre tchéco-slovaque, couvert d'un chapeau melon, s'agite beaucoup devant un groupe qu'il a conduit ; des Allemands, hommes et femmes, touristes aux feutres verts surmontés du classique blaireau, paysans aux rudes visages, attendent résignés.

Konnersreuth n'avait jamais connu une telle affluence. Les deux auberges regorgent de monde ; les marchands de cartes postales font fortune ; une jeune photographe tchéco-slovaque se livre sans arrêt au sport des poses et des instantanés. Mais il faut trouver un gîte, et c'est l'habitant qui, moyennant quelques marks, nous l'offrira avec la meilleure grâce du monde.

J'ai l'impression que l'énigme de Konnersreuth pourrait aussi faire sa félicité.

Déception de journaliste. Therese Neumann demeure invisible.

A 4 heures précises j'ai vu Thérèse, et voici comment : Une auto était venue se ranger devant la maison bleue et rose des Neumann ; la foule, qui depuis mon arrivée s'était doublée, se précipitait. J'appris alors que Thérèse était ainsi conduite tous les jeudis soir au presbytère, où elle passait sa nuit d'extase et de souffrance. Je fus un peu déçu par cette nouvelle, mais me portai néanmoins aux premiers rangs à travers un public où la nervosité et le recueillement se donnaient libre cours. La porte de la maison s'ouvrit ; Mme Neumann, la mère, parut : paysanne aux traits tirés, sévères et secs. C'est à peine si elle prêta attention à la foule. Elle avait eu, sans doute, tout le loisir de la contempler derrière ses rideaux baissés. Peu nous importe cette femme redoutable ; les têtes se sont tout à coup découvertes : voici Thérèse sur le seuil de la porte. Elle est horriblement pâle sous sa cape et dans sa mantille noire, cette jeune fille. On n'aperçoit que son visage diaphane, presque joli, et ses grands yeux doux qui voudraient se dérober à tant d'admiration. Mais déjà la voici dans la voiture, et c'est à peine si j'ai pu voir sa main gantée de noir s'agripper à la portière.

Prêtres, photographes, pèlerins et le seul journaliste que je suis ne sauraient, un instant, la retenir ; l'auto a démarré. Et le presbytère n'est qu'à cinquante mètres de là !

C'est alors la course vers le « fare », dont la lourde porte s'est aussitôt refermée sur Thérèse. La foule essoufflée se tient un instant devant la maison, puis, docilement, se disperse. On a en Allemagne un sens aigu de la discipline. Quant à nous, nous ne l'avons guère, et nous sonnons à la porte du presbytère.

Une vieille femme, méfiante, entr'ouvre l'huis, mais inutile d'insister, le curé Naber est dans un village des environs et ne rentrera que dans la soirée, et d'ici là Thérèse ne veut voir personne. C'est ma seconde déception de la journée.

A 7 heures seulement nous pourrons franchir le seuil de la cure ; le prêtre tchéco-slovaque qui rôdait par là est entré avec nous et brandit son chapeau melon. La vieille bonne nous introduit dans un vestibule encombré de plantes vertes. C'est là que va nous apparaître, pour la première fois, M. le curé Naber.

Il sort lentement d'une pièce, dont il referme soigneusement la porte, et devant laquelle il se tiendra durant tout le temps de notre entretien.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années ; il est vêtu d'une longue redingote noire boutonnée jusqu'au col ; une épaisse chevelure blanche ajoute à la pâleur de son visage ; en parlant il ferme les yeux derrière de larges lunettes en or ; sa tête va de droite et de gauche dans un geste de continuelle dénégation ; sa voix est lente, grave, indécise. On dirait d'un homme craintif et fort à la fois. Il est, en effet, tout-puissant dans ce village dont il est le maître. Il est aussi le nôtre en cet instant.

— Nous voulons voir Thérèse Neumann.

— Demain matin seulement vous la verrez, nous répond-il.

Et rien ne saurait le fléchir, pas plus les supplications en latin du curé tchéco-slovaque que les bonnes raisons du journaliste venu tout exprès de Paris. L'abbé Naber, les yeux toujours clos derrière ses lunettes, se tait un instant, prêt à affronter nos protestations et peut-être notre mauvaise humeur. Mais voilà qu'au travers de la porte devant laquelle il se tient un gémissement monte et, très distinctement, j'entends une voix douloureuse qui s'écrie : « *Maria Mutter Gottes hilf mir!* »

Nous en avons trop entendu. Le curé Naber a un geste d'impatience ; il nous pousse doucement vers la sortie et nous met, sans plus de façons, à la rue.

Nous voilà bien avancés.

II

Une déclaration d'un habitant de Konnersreuth.

Ainsi, on l'a vu, nos deux tentatives pour approcher Thérèse Neumann au presbytère étaient restées vaines. Les pèlerins résignés, eux, ont gagné l'auberge ou les villages voisins. L'heure de la saucisse a sonné pour ces crédules Allemands et, peu à peu, avec la nuit noire, le silence se fait dans le village. La soirée au « *Gasthof* », où m'attendaient un mauvais dîner mais de charmants compagnons, devait être pour moi assez instructive. Quelques bouteilles de vin du Rhin délièrent les langues de mes nouveaux amis bavarois. On m'accorda volontiers que le curé Naber se plaisait à répandre la terreur dans le village, mais je ne trouvais pas une seule personne pour mettre en doute le mystérieux et hebdomadaire martyre de la fille du tailleur Neumann. Une personnalité de Konnersreuth, dont on comprendra que je respecte l'anonymat, et qui se montra dans la conversation d'une grande largeur de vues, me fit ces déclarations, qu'elle tint elle-même à m'écrire en allemand et dont je donne ici la fidèle traduction : « Je connais personnellement Thérèse Neumann ; c'est une jeune fille fort sympathique, ayant des yeux merveilleux que l'on n'oublie jamais. Si l'on a pu obtenir un sourire aussi affectueux qu[e] malicieux, on est obligé de l'aimer. Tout ce qui a ét[é] écrit sur elle dans notre presse allemande concernan[t] ses stigmates et ses extases est véritable. Elle port[e] toutes les marques des blessures du Christ, et s[es] souffrances, dont le village fut le premier témoin, commencent tous les jeudis soir et finissent le ver[dredi] à midi.

» Je suis un grand sceptique, encore que m[a] situation à Konnersreuth m'interdise de le paraître, j[e] suis obligé de reconnaître ces faits, dont j'ignore l[es] causes. Ceci dit, ce qui m'irrite, c'est que Thérè[se] ne reçoive qu'au presbytère et ne consente pas à [se] faire examiner par des hommes compétents. [Si] miracle il y a, il se produira aussi bien devant d[es] savants que devant notre curé, et si vous voul[ez] le fond de ma pensée, j'ai l'impression que Thérè[se] est guidée bien plus qu'elle n'agit par sa prop[re] initiative.

» Mais mes doutes n'expliquent en rien les phénomènes, que j'ai observés et que pas un instant je ne songe à nier. Croyants et incroyants, nous sommes ici tous parfaitement d'accord. »

J'ai tenu à reproduire textuellement cette déclaration écrite d'une personne qui, au moment venu et s'il y a lieu, ne manquera pas d'apporter son témoignage dans ce curieux procès.

Mais je n'avais toujours rien appris de positif au cours de cette journée. A minuit, après que la salle de l'auberge eut retenti des accents mélancoliques du *Rusleim auf der Heide* et, probablement en mon honneur, d'un *Valencia*, magistralement exécuté, j'allais à nouveau m'égarer dans le village. La maison des Neumann dormait ; à quelques pas de là le presbytère, lui, veillait. Une lumière filtrait à travers les stores baissés de la chambre où j'avais entendu le cri plaintif de Thérèse. A tâtons, je m'approchais avec l'espoir de me hisser jusqu'à la fenêtre ; je dus y renoncer : de chaque côté de la maison des ombres se profilaient : j'avais alerté les gardiens du mystère. Le moindre geste de ma part eût pu déchaîner leur colère. On ne joue pas ainsi avec l' « énigme ».

Je rentrais chez l'habitant, furieux, déçu, et pestant contre les imposteurs.

Le « miracle » : un « spectacle hallucinant ».

Le lendemain matin, avec les autres, je devais crier au miracle.

C'est vendredi. Comme chaque matin, Konnersreuth s'est réveillé au son des cloches. Il neige ; les toits, les routes sont blancs, et le village tout entier, est déjà à l'église, où, devant les Christs ensanglantés et les douces images de sainte Thérèse de Lisieux — il y en a partout à profusion, dans le temple comme à l'auberge, — les femmes sous leurs voiles noirs se tiennent prosternées. Dans le fond, devant l'autel lourd de dorures et illuminé, j'aperçois l'abbé Naber, qui dit sa messe ; moi je songe à Thérèse. Dans un instant, le prêtre me l'a promis, je la verrai ; je sors impatient. Hélas ! devant le presbytère, sous le froid cinglant, les pieds dans la neige, une cinquantaine de personnes se sont rangées. De nouveaux pèlerins ont envahi, dès ce matin, le village ; la journée sera bonne pour le photographe. Un silence soudain se fait, voici M. le curé, entouré d'un groupe de paroissiens, qui revient de l'église. Deux petites Sœurs des pauvres l'accompagnent. Il avance lentement, la tête basse, le geste hésitant, et, sous ses lunettes, mon regard en vain cherche le sien. Sans lever les yeux, il m'a vu, me fait signe de le suivre, ainsi qu'à un prêtre de Munich, vêtu d'une soutanelle, et à un grand diable d'Allemand, que j'ai su depuis être un professeur d'Université. A la suite du curé, sans mot dire, nous gravissons les marches du presbytère. Nous voici enfin dans la place, face à la porte du mystère devant laquelle se tient maintenant une vieille femme d'une pâleur cadavérique : c'est Mme Neumann. Un instant se passe où l'on entendrait voler un ange ; le curé Naber se tient derrière nous, il semble prostré ; à un geste de lui, la paysanne lentement pousse la porte de la chambre. Un spectacle véritablement hallucinant nous apparaît.

Sur un lit blanc et atrocement souillé, un petit être vêtu de blanc est assis ; deux filets de sang de la largeur même des paupières coulent des yeux sur les joues et tracent deux rubans de pourpre qui se rejoignent en gouttelettes sous le menton. Nous restons tous les trois stupéfaits sur le seuil de la porte. Thérèse, que nous avions aperçue hier, est méconnaissable ; sa figure de cire, si tragiquement barrée de rouge, reflète une indicible souffrance ; la petite bouche livide se tord et murmure des mots incompréhensibles. Elle est assise sur sa couche, la pauvrette, et tend ses deux mains en avant comme pour implorer du secours. Douloureuses petites mains; elles sont, en effet, trouées, et sur chaque paume un cachet rouge dégoutte de sang. Son front aussi, sous le linge qui le recouvre, saigne sans cesse, et sa chemisette est marquée, au cœur, d'une tache humide.

Je détourne enfin les yeux de cette épouvantable vision ; j'entre dans la chambre tendue de blanc, où, tout au fond, un autel a été aménagé.

Le décor a été, certes, préparé avec soin. Je m'approche du lit : Thérèse, qui a conservé la même position, ne semble pas me voir ; ses yeux d'ailleurs sont vitreux et englués de sang : elle tord ses mains tendues dans un geste de désespoir et de supplication.

On demeure confondu devant tant de souffrances, puis on voudrait comprendre, questionner, savoir. La vieille et horrible femme se tait obstinément, et le curé Naber est resté dans le vestibule. Je me retourne ; il est là, n'a pas bougé, mais cette fois il m'observe. Ah ! ces yeux sous leur cercle d'or, ce décor, ces draps blancs ! Deviendrais-je fou ? Il me semble avoir rencontré le regard farouche du Dr Caligari !

Non, je ne rêve pas, le murmure de la foule qui grossit sous la neige monte de la rue ; l'abbé Naber se dirige vers la porte, il va lui parler. Et je crois l'entendre prononcer en ricanant cette phrase du « vieux magicien » de Beyreuth, à la veille de son *Parsifal :* « Si tout à l'heure vous n'avez pas tous perdu la raison, mon ouvrage a manqué son bût. » Mais Wagner avait du génie...

Quoi qu'il en soit, l'exposition de cette malheureuse petite paysanne ensanglantée n'a pas manqué son double but d'horreur et de cruauté.

Je suis resté une longue heure devant le lit où se tordait Thérèse Neumann. Je vis défiler la foule des pèlerins, dont pas un n'osa franchir le seuil de la porte. Ces gens, qui, cependant, s'attendaient à ce spectacle, demeuraient interdits devant sa brutale apparition. Des femmes défaillaient et pleuraient, d'autres souriaient comme en une extase : les prêtres joignaient les mains ; les bons gros visages des touristes allemands prenaient cette expression comique de la crainte et de l'étonnement conjugués.

Et la petite martyre, tantôt renversée sur ses oreillers dans un spasme violent, tantôt brusquement dressée sur son lit, semblait lutter contre la mort et lui arracher son misérable petit corps mutilé et sanglant. Voilà ce que j'ai vu, c'est peu, mais c'est déjà beaucoup.

Dans la journée, Thérèse a regagné la maison bleue du tailleur, son père, et à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle repose dans sa chambre, sous l'image de la Carmélite de Lisieux, loin des regards indiscrets.

Jeudi, son lit de douleur l'attendra à la cure, et de nouveaux pèlerins prendront le chemin de Konnersreuth et envahiront ses auberges.

Le miracle, ici, est hebdomadaire.

Rome et la science doivent conclure.

Le lecteur attend, sans doute, de nous une conclusion ; nous nous garderons de suggérer leur devoir aux autorités, qui, demain, seront bien obligées de se prononcer. On nous excusera, un journaliste n'est pas nécessairement Père de l'Eglise ni docteur en médecine ; mais si l'on veut bien lui reconnaître à l'occasion quelque bon sens dans la con-

duite d'un fait divers, il se permettra seulement de faire un souhait.

Rome et la science doivent, dès maintenant, faire l'impossible pour se mettre d'accord. Ce ne sera peut-être pas aussi difficile que nos esprits forts ne manqueront pas de l'insinuer.

L'accord fait, il n'y aura plus de place pour le doute : suivant l'explication qu'on nous en donnera, l'énigme de Konnersreuth relèvera alors du miracle ou de la physiologie. Nous nous refusons à envisager une troisième hypothèse.

Mais, me dira-t-on, là n'est point notre affaire. C'est juste, il doit bien y avoir des évêques et des juges à Berlin.

(Dans le prochain numéro, nous publierons, à titre complémentaire, quelques pages classiques de théologie catholique concernant l'influence de l'union mystique et de l'extase sur le corps et la santé.)

BIBLIOGRAPHIE

De l'existence de Dieu, par J. Lagneau. — Un vol. in-16 de VI-156 pages. Prix : 9 francs. Alcan. Paris. 1925.

« On recueille ici des leçons données au cours de l'année scolaire 1892-1893 par J. Lagneau, professeur de philosophie au lycée Michelet. On les recueille d'après des rédactions d'élèves, surtout de deux élèves vétérans, dont on a toutes les raisons de croire qu'ils ont très bien interprété la pensée du maître. Ce que Lagneau étudie, c'est la preuve morale de l'existence de Dieu. Ce terme de « preuve morale » a plusieurs sens : 1° simple appel au sentiment, et ce n'est pas de cela qu'il est question ici ; 2° preuve de Kant fondée sur le fait de l'existence de la loi morale en nous. Or, pour Lagneau, cette preuve de Kant n'est pas suffisamment directe ; elle repose sur des postulats, c'est-à-dire sur des exigences de la raison et sur des besoins de la nature, et par conséquent elle les présuppose. Dieu, dans cette preuve, n'est pas atteint directement par la réflexion sur l'acte même de la pensée, sur les conditions de la pensée ; le lien qui rattache Dieu à la réalité et à la pensée ne s'y révèle pas encore tellement étroit que l'on ne puisse encore concevoir l'une et l'autre sans lui.

» La véritable preuve morale doit être une preuve qui résulte de la réflexion de la pensée sur elle-même en vue de se comprendre, de comprendre les nécessités auxquelles elle obéit quand elle essaye de démontrer l'existence de Dieu, et les obstacles qu'elle ne peut surmonter dans cette démonstration. Ce dont il s'agit, c'est de trouver Dieu dans la pensée même, dans l'impossibilité même de prouver son existence en dehors de la pensée, mais dans cette impossibilité jointe à la nécessité morale pour la pensée d'affirmer quelque chose de plus que ce dont elle peut saisir la nécessité.

» Preuve morale donc et tout ensemble preuve métaphysique, c'est-à-dire par où la pensée s'élève absolument au-dessus de toute nature, même la sienne, et trouve le surnaturel dans l'impossibilité même de se contenter de l'affirmation de la nature.

» On reconnaît là une philosophie qui n'est pas la nôtre, mais qui témoigne d'une force de pénétration aiguë, et d'où il y a, pour un maître expérimenté, beaucoup à tirer. Les éditeurs se flattent qu' « on trouvera » dans ces pages l'exemple sans doute le plus clair de » cette méthode réflexive, jusqu'ici mieux célébrée que » connue d'après quelques formules hermétiques » : méthode qui prétend atteindre Dieu non comme un principe extérieur ayant organisé la nature en vue de l'accord de la moralité et du bonheur (selon que le voulait Kant), mais « comme le principe immanent du bien, que nous » atteignons dans l'acte moral... La forme de perfection » qui se manifeste dans la matière (preuve physico-théo- » logique) n'est pas autre chose que ce que l'esprit a » réalisé déjà de lui-même dans la nature. La beauté, » l'ordre, l'harmonie qui éclatent dans la nature sont en » elle la manifestation de l'action intérieure par laquelle » l'esprit la fait être... La beauté de l'univers n'est pas » autre chose que le résultat de l'application d'une pensée » plus ou moins parfaite qui cherche à dégager sa réalité. » L'univers rend à la pensée de chacun, dans la beauté » qu'il lui manifeste, ce qu'elle lui a d'abord prêté... La » perfection extérieure des choses n'est que le symbole » de la perfection intérieure qui est en nous, de la libre » création de l'esprit... Si le monde n'a de sens que dans » l'esprit, c'est que l'action par l'esprit librement crée » ce sens... Il est contradictoire qu'une solution spécu- » lative du problème métaphysique puisse exister d'abord, » et que l'action, ensuite, n'ait qu'à s'y conformer ; c'est » l'action qui fait la solution et l'idée même du pro- » blème... La certitude est une région profonde où la » pensée ne se maintient que par l'action... »

» C'est cette philosophie que Léon XIII (encyclique du 8 septembre 1899) s'étonnait de voir trouver des adeptes en France, le pays de la clarté. Philosophie à laquelle, comme à toute erreur, on peut découvrir une certaine âme de vérité, mais d'autant plus dangereuse qu'elle est présentée par des âmes d'une belle élévation morale. Lagneau, à sa page finale, se demande :

» Mais quelle action? Il n'y en a qu'une, celle qui » combat la nature et la crée ainsi, qui pétrit le moi » en le froissant. Le mal, c'est l'égoïsme, qui est au fond » lâcheté. La lâcheté, elle, a deux faces, recherche du » plaisir et fuite de l'effort. Agir, c'est la combattre. » Toute autre action est illusoire et se détruit... » (*Ami du Clergé*, 21. 1. 26, p. 48.)

Catholicisme et Papauté. Les difficultés anglicanes et russes, par Mgr Pierre Batiffol. — Un vol. in-8° de 127 pages. Prix, 4 francs. Gabalda, Paris. 1925.

« Dans le présent petit livre sont réunis quelques essais » publiés avant ou après les « Conversations de Malines » » de 1923, et qui ont pour point de départ l'examen d'un » discours sur le catholicisme romain prononcé à Londres » en 1922. » (Avant-propos.) Ces essais ont pour but de répondre aux difficultés soulevées contre l'Eglise catholique romaine, avec laquelle il est impossible de se réunir, prétend-on, si elle ne se modifie et ne revient aux conditions du passé.

» La manière de Mgr Batiffol est sobre, mais va droit au but. Et puisque c'est au nom de l'histoire que les adversaires s'opposent au catholicisme romain, c'est sur le terrain de l'histoire, uniquement, que le savant prélat se tiendra, et sa méthode sera purement historique.

» Il ne fera aucune difficulté d'admettre tous les faits où paraît, ici ou là, à telle ou telle époque, une certaine méconnaissance de l'autorité du Siège romain, mais il insiste pour qu'on n'oublie rien de tous les autres faits éclatants où cette même primauté s'affirme et est reconnue, à l'encontre même des intérêts et des passions humaines. Il sait tenir compte des différences des temps et des lois du développement organique pour ne point vouloir retrouver trait pour trait, dans la Papauté d'aujourd'hui, la Papauté d'autrefois. L'histoire montre, et cela suffit, que la Papauté existait, et que son autorité s'exerçait et était acceptée dans l'Eglise. « La Papauté des premiers âges » s'avère dans la sollicitude que l'Eglise de Rome a de » toutes les Eglises, dans l'autorité que lui donne le dépôt » de la foi, qu'elle garde plus sûrement qu'aucune autre » Eglise, dans le pouvoir qu'on lui reconnaît de corriger » à l'occasion les autres Eglises ; cette Papauté-là est » déjà en acte au temps de saint Irénée. » (P. 125.)

» L'auteur sait aussi où mettre l'accent dans la démonstration. Il ne se base point, par exemple, sur les éloges ou les titres pompeux donnés à l'évêque de Rome par un Théodoret ; ce qui lui importe, c'est la démarche elle-même de l'appel à Rome si souvent renouvelé en Orient... — L. Serraz. » (*Echos d'Orient*, janv.-mars 1927, pp. 125-126.)

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (Ste Anme), 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le gérant :* A. Faigle.